

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Colette en Afrique du Nord

Sommaire

Éditorial

La Rédaction.....	4
-------------------	---

Les chemins de mémoire

La vagabonde en Algérie et au Maroc

Annie Krieger Krynicki	5
------------------------------	---

Les chemins de mémoire

Le Rendez- Vous ou la fin des mirages de Tanger

Annie Krieger Krynicki	8
------------------------------	---

Écrivain public

Oum el Hassen

Colette	10
---------------	----

Les chemins de mémoire

Saint Jean de Matha et le rachat de prisonniers d'Alger

Odette Goinard	17
----------------------	----

Les chemins de mémoire

Présentation du texte sur le complexe agricole de Créteville

M Jeannin-Naltet	27
------------------------	----

Les chemins de mémoire

Crèteville un complexe agricole en 1866 dans les environs de Tunis

Marguerite CRETE (née PENET) 1870 – 1963	28
--	----

Les tribulations d'un adolescent kabyle à Constantine par Mouloud Behiche 2022 interprète auprès de tribunaux

Annie Krieger – Krynicki.....	33
-------------------------------	----

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous ouvrons ce numéro de printemps 2023 avec la célébration dans le monde des lettres du cent-cinquantième de la naissance de Colette. Elle effectua des tournées théâtrales en Algérie, fut l'invitée du Glaoui au Maroc et envoyée comme chroniqueuse judiciaire par Paris-Soir. Nous publions quelques extraits d'une nouvelle *Le Rendez-vous de Tanger*, éditée en 1937, description colorée mais cruelle de la ville cosmopolite qu'elle visita. Avec Oum El Hassen, elle couvre le procès d'une femme qui anima la chronique scandaleuse jusqu'au pire, de Meknès à Fès.

Avec Odette Goinard, nous connaissons le drame des captifs des pirates barbaresques en Afrique du Nord mais aussi l'espoir de rachat que leur apportèrent Saint Jean de Matha et l'ordre des Trinitaires dont il fut le fondateur (1160-1213).

Un document exceptionnel nous a été transmis : il s'agit du récit par l'épouse elle-même, Marguerite Crété, du fondateur, de la création d'un complexe agricole des environs de Tunis peu après le Protectorat ; cette ferme - modèle fut si considérable qu'elle reçut le nom de ville et porta le nom de Crétèville dans les années 1886. Nous devons ce texte à un descendant : René Jeannin - Naltet, membre de l'Association des Amis de l'Académie des sciences d'Outremer.

Un livre nous a été communiqué lors de la Vente de l'Association des Écrivains-Combattants, présidée par le poète Jean Orizet : *Les tribulations d'un adolescent kabyle à Constantine*. L'auteur Mouloud Béhiche (interprète auprès des tribunaux) relate les aventures picaresques et émouvantes d'un jeune infirme, né dans les années 30, déluré et doué.

Bonne lecture et à bientôt

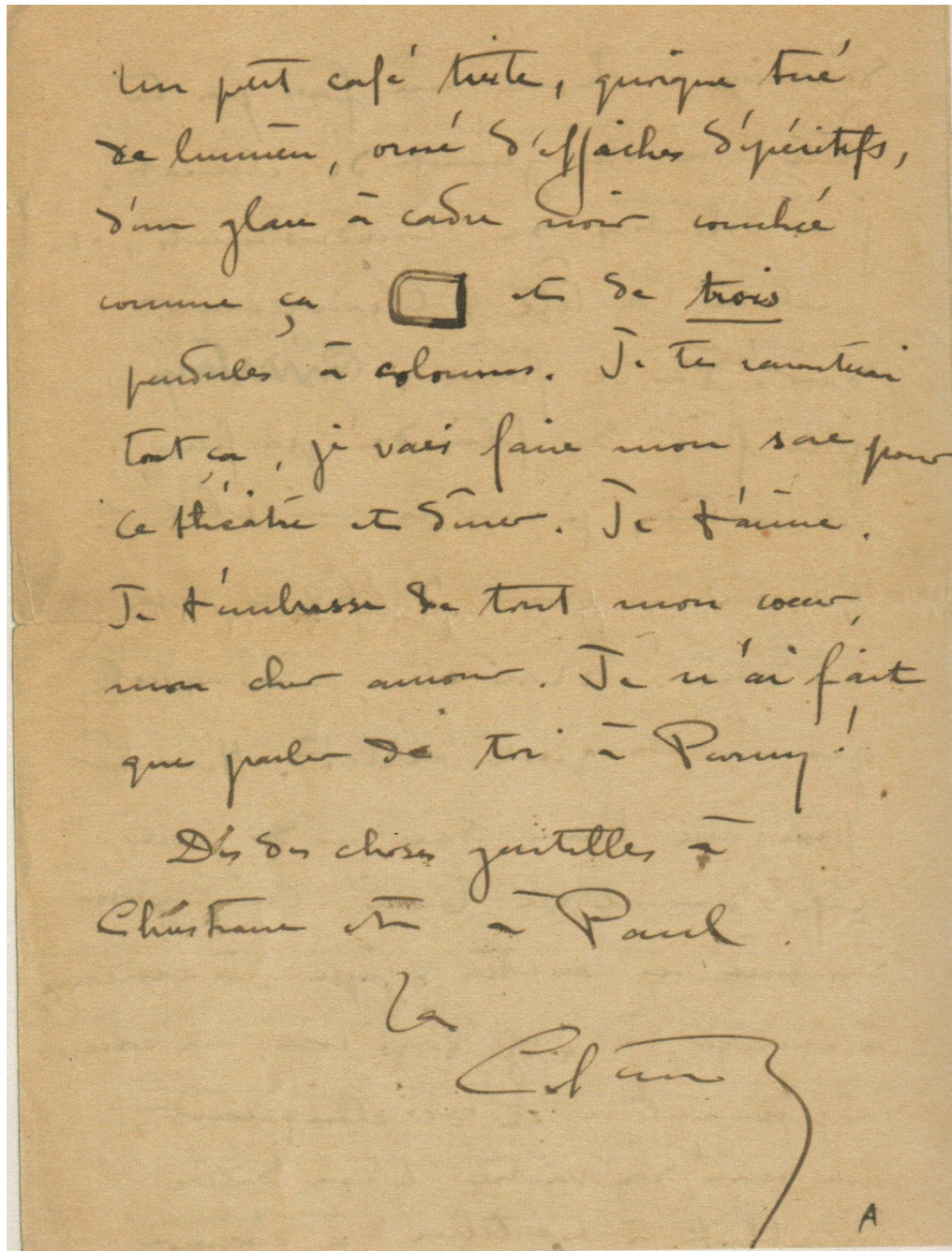
La rédaction



La vagabonde en Algérie et au Maroc

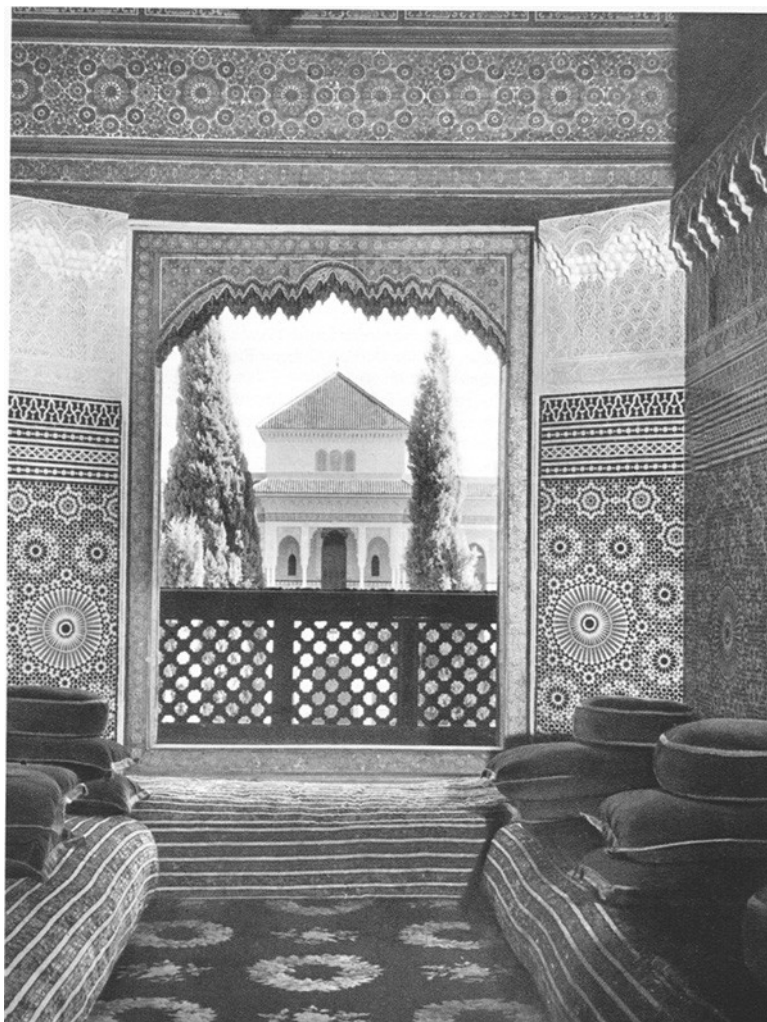
Annie Krieger Krynicki

Il y a cent cinquante ans naissait Sidonie-Gabrielle Colette : un 28 Janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye dans l'Yonne. Déjà pour le centenaire de sa naissance, la Bibliothèque nationale lui avait dédié une exposition dans la Galerie Mansart. Y figuraient parmi les photos, les tableaux et les manuscrits une lettre à l'en-tête du Tunisia Palace (que les Tunisois facétieux avaient baptisé le Punésia Palace, en toute inexactitude d'ailleurs, ce dont je puis témoigner !). Colette en 1911 avait joué à Tunis ses pantomimes qui l'avaient fait connaître (dont l'une avec la fameuse Missy de Morny). La plus célèbre était Claudine et l'autre Xantho chez les courtisanes.



Lettre de l'hôtel Tunisia Palace

Ses tournées se poursuivirent : en avril 1922, en Algérie. En 1926, elle est invitée au Maroc par le sultan El Glaoui à Marrakech et séjourne dans son palais. Elle décrit le patio mystérieux aux fontaines murmurantes. Sous la Treille muscate de sa maison de Saint-Tropez, elle évoquera « les oranges juteuses de ces orangeries lointaines ». Dans Flore et Pomone « les tunisiennes de février puis les Philippeville ». Avant l'Espagne, elle fera un détour par Tanger. La ville cosmopolite lui inspirera une nouvelle *Le Rendez-vous*. En 1938, elle est envoyée par le journal Paris - Soir pour couvrir le procès d'Oum el Hassen devant la cour d'assise de Fez. Cette proxénète qui avait martyrisé à mort ses jeunes pensionnaires, se vantait d'avoir « une maison avec de la classe » ! Car Colette avait déjà été chroniqueuse judiciaire dans l'affaire Landru, pour l'assassin Wiedman et la parricide Violette Nozières.



Palais du glaoui

Colette a laissé aussi des notes de voyage, émaillées de personnages pittoresques, de descriptions de paysages et surtout de fleurs et de fruits, passion héritée de Sido et entretenue par ses lectures savantes car sa bibliothèque contenait un *Atlas Botanique* de Charles Orbigny de 1849, un *Dictionnaire universel d'Histoire Naturelle*, un *Journal des Jardins et des champs* (1834-1838) et bien sûr la *Botanique* de Jean-Jacques Rousseau. De son avion pour le Maroc, « elle observe les hélices qui pèlent la plaine qui n'existe pas, cardent, emportent un flocon, un duvet de cygne, une céleste graine rose de chardon ». Elle décrit « Fès gisant dans son vallon, sous une fumée délimitée, qui recueillant ce qui monte de la datte blette... le bois de cèdre rouge... l'arachide grillé qui composent l'encens d'une incomparable putridité ». Elle est aussi fascinée par la beauté humaine : les enfants « pétris d'une argile claire et variée, l'un blanc comme la chair de banane, un autre brun-tabac, une autre rosée comme la terre cuite ». « L'intendant marocain, lui prit d'une main le menton, appuya une autre main sur le front, et ouvrit l'adolescent pour nous montrer qu'il était beau jusqu'au fond, jusqu'aux molaires inattaquables, comme on ouvre un fruit pourpre à pépins blancs, beau jusqu'au gosier rouge comme la gorge d'un glaïeul ».

Ici « la sombre amphore féminine convient au bleu brutal des ombres, au vert forcené des feuillages comme au rose terreux des édifices, à la touffe de jasmin jaune qui couvre le coquillage d'une ténébreuse oreille ». Elle est fascinée par « la chaîne de montagne de Bou-Saada, couleur de lin et de gazelle » ou les « cinéraires bleues du Bordj Polignac ... Fleurs d'oranger mariées à des giroflées marron pour enfanter un parfum nouveau où l'oranger devient amer et mâle et la giroflée une femelle basse et douce » ... « Flamme violette des bougainvillées rose soufre ».

De Tipaza , elle reçoit d'autres sensations que celles décrites par les auteurs consacrés : « Capucines et soucis du même jaune riche ... fenouils à houppes jaunes, raquette grasse des cactus, asphodèles qui embaument amèrement le cimetière en automne ». Comment est la forêt de Baïnem ? « eucalyptus aux lanières découpées ».. Sur « a corniche algérienne ... genêts épineux en explosion d'or partout. L'aubépine déjà poussiéreuse, à coupelles plus larges que des mains ; des vignes qui donnent un ardent vin blanc, cépage de sauternes » (in *Algérie, Notes de voyage. Mes Cahiers* 1920)

Elle reviendra encore à Alger, cette fois-ci en 1939, pour des conférences entre le 5 et le 28 avril et ce pour la dernière fois.



Colette en Tunisie (1911)



Le Rendez- Vous ou la fin des mirages de Tanger

Annie Krieger Krynicki

Cette longue nouvelle a été publiée en 1937 sous le titre *Bella- Vista*. Colette s'est souvenue de séjours au Maroc à l'invitation du Glaoui en 1921 puis en 1926. Sur Tanger, elle a laissé un récit mélancolique et surtout âpre et cruel, dressant un portrait peu flatteur des estivants cachant des affairistes aimantés par cette ville cosmopolite mais elle l'émaille de notations sensuelles et colorées. Le héros, Bernard est attiré par une jeune veuve, Rose, blonde et capiteuse. Avec sa sœur aînée Odette, dans le jardin de l'hôtel, « elles grappillent les fruits mûrs, prodiges de leur suc, qui se fendent sous l'ongle qui l'ouvre brutalement, suçant en deux gorgées le meilleur et le plus facile et rejetant l'écrin des oranges marocaines, presque rouges dont la saveur est vive et ne lasse pas ».

Leitmotiv, obsession de Colette pour ce fruit ? Aimanté par les richesses supposées de Tanger, le mari d'Odette, Cyril attend le trio après sa promenade, auprès d'un guéridon chargé de verres, de citrons verts et de siphons. Bernard l'amoureux l'écoute raconter son plan élaboré avec des agents d'affaire : on va faire table rase jusqu'aux fondations de la villa du pacha qu'il qualifie « de pâté énorme et noir ». On recommencera car il veut « après un été passé à Deauville où il s'est pris de passion pour les constructions normandes à croisillons et poutrelles ; un cottage normand à Tanger même ! » Et de s'esclaffer « dans le patio jaune clair aux arcades basses et épaisses. D'une jarre emplie de cinéraires bleues, projetant sur le mur jaune, un reflet bleu, une sorte de mirage d'azur.... ». Ecœuré par cette perspective d'un saccage du passé, Bernard s'éloigne dans le parc pour retrouver Rose en tête à tête. Il croise une jolie petite fille Fatma « très brune, aux deux tresses en corne d'Ammon qui lorgnait leur petit guide Ahmed, « s'amusant pour se donner une contenance à décapiter les buissons d'arums blancs ». A l'endroit du rendez- vous, près de la pièce d'eau abandonnée, il trouve le corps inerte d'Ahmed blessé. Il tente d'arrêter l'hémorragie, requiert l'aide de Rose qui vient de le rejoindre mais se rejette en arrière. Ahmed avoue qu'il a été blessé à l'épaule au cours d'une dispute avec son rival Kamel, jaloux de Fatma. Bernard recouvre Ahmed de son paletot et prie Rose, de lui donner un de ses vêtements et d'aller chercher des secours mais elle refuse, de crainte que sa liaison avec Bernard ne soit démasquée aux yeux de son beau - frère « pour un petit bicot ». Furieux, il la chasse et passe la nuit auprès du blessé qu'il ne peut quitter, les mains couvertes de son sang qu'il étanche. Ahmed lui demande une cigarette. « Mekhtoub dit-il avec stoïcisme, un beau mâle dans ce pays a son prix et il retrouvera une autre Rose » ! et ils attendent. « Enfin au bord de la longue allée part un miroitement rouge rosé qui marque l'endroit où le soleil se lève sur lamer ...Le braiment d'un âne, le tintement de clochettes en haut de la colline ». Bernard embrasse Ahmed sur la joue : « Réveille-toi ,mon petit, voilà Aziz ». Il sera chargé sur l'âne et sauvé. « Au-delà de l'orangerie, des orges jaunes, des potagers soignés, Tanger apparaît invisible et proche à la fois, au vent d'avril qui court sur un désert frais d'eau salée laiteux et clair comme une mer armoricaine ». Bernard reviendra à Tanger et offrira à Ahmed un cadeau.



132 A

Galerie d'une Maison Mauresque

ND. Phot

Galerie d'une villa mauresque en 1906

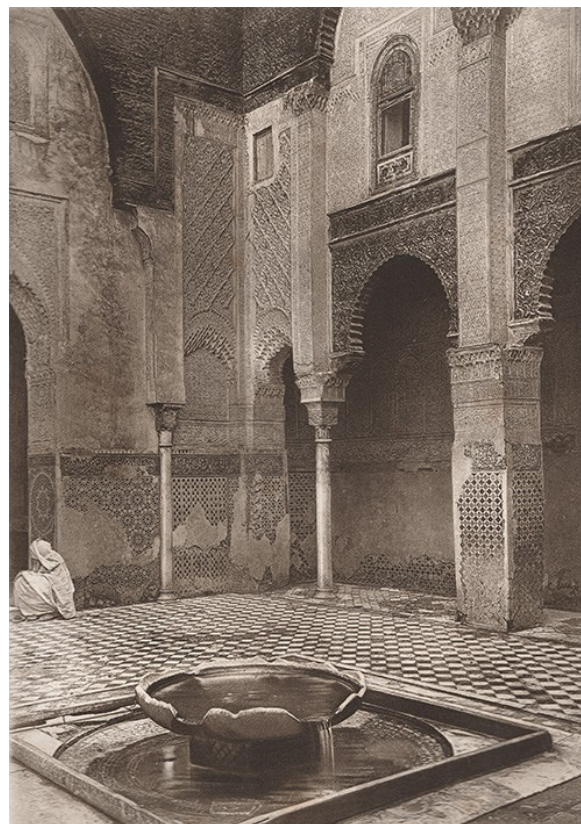


Oum el Hassen

Colette

« Il y a quinze ans, un Pacha du Sud - celui qui connaît le mieux Paris, celui que Paris appelle familièrement le Glaoui - nous prêtait une de ses résidences fezzanes. Par chance c'était la plus ancienne, un palais indigène que le confort fallacieux n'enlaidissait pas. Entre des murs qui avaient été roses, l'arrangement intérieur n'a besoin, pour que je l'évoque, que des mots qui peignent le luxe marocain : jardins prisonniers, tapis, divans, mosaïques, serviteurs, ceux-ci nombreux et beaux, et prolifiques à plaisir.

Au rez-de-chaussée nous disposions d'une salle, si grande que nous la pouvions nommer appartement. Deux grands vantaux de cèdre, odorants, aussi lourds que les portes d'une ville, la fermaient le soir; une cour dallée la prolongeait, au bout de laquelle les jasmins jaunes, les palmes, les daturas et les lilas se balançaient derrière les feuillages forgés de la grille. Pour notre sommeil, nous le promenions dans la même salle, tout le long de vingt-cinq mètres ininterrompus de divan, bourré de laine. L'intendant indigène nous dit qu'un pareil lit de repos contenait, cousus dans les soieries diverses, quatre mille kilos de toisons fines. L'heure du coucher venue, il ne fut pas question d'autres matelas, ni de draps à l'européenne. Mais les brunes petites mains de cinq, de dix, de vingt serviteurs enfants nous portèrent, comme en dansant, deux pièces d'une gaze rose de Bengale, bordées de festons bleus, tissées de papillons et de fleurs, avec un monceau de couvertures épaisses, d'un rouge profond. Ainsi nous dormîmes notre première nuit des Mille et une nuits.



Fes - patio de la medersa Attarine 14 -ème siècle

La salle n'avait point de fenêtres, ni de vitres. Par les joints des vantaux de cèdre entraient la lumière du ciel nocturne, le froissement et le parfum des jardins, un bruit constant de rivière et de faibles cascades, car Fès ruisselle d'eaux courantes. Au bout de la brève et froide nuit d'avril, les pigeons roucoulerent, une flèche rouge de soleil, horizontale, passa par le haut des portes, un reflet d'eau bondit au plafond, s'y tordit comme une salamandre, mille hirondelles sifflèrent. Je me glissai hors de mon linceul de gaze et de papillons, et m'en allai à quatre pattes coller mon œil au joint de la porte : un grand œil ovale, son iris sombre et brun, sa double barrière de cils courbes, son long sourcil lustré m'épiaient, juste à la hauteur de mon regard. J'entendis un joli cri, et le tap-tap-tap des pieds nus qui s'enfuyaient. Ils ne s'enfuirent pas loin. La cour dallée retentit d'autres pieds nus, de petits souffles précipités, les ais disjoints furent autant de pièges à prendre autant d'yeux resplendissants : tous nos serviteurs enfants guettaient notre réveil.

Mais quand les portes bâillèrent, la cour était vide sous le ciel pâle de Fès et les palmes. L'intendant marocain, qui parut sans que nous eussions à l'appeler, nous promit que les enfants allaient revenir. Ils revinrent, graves, au nombre d'une demi-douzaine seulement. L'un faisait rouler sur sa tranche la table à pieds bas, pour le petit déjeuner. Suivait le reste du ballet oriental : une fillette étreignant une jatte couverte de son bonnet conique en paille, une autre jouvencelle assurant l'équilibre du plateau de cuivre chargé de pain compact et anisé, de café, de miel et de fruits ; un chorégraphe d'une dizaine d'années marchait, fier et inutile, devant tous, sûr de nous émouvoir par son seul éclat tyrannique et qui ne condescendait pas au sourire.



Belle fatma en 1906

La beauté bronzée, sous le climat qui l'a formée et la dore, est un danger de séduction profonde pour le septentrional, qu'elle éblouit. Aucune chronique par contre ne nous dit combien de beautés blanches asservirent un conquérant noir. Il est vrai qu'il n'y a pas - ou si peu - de chronique des harems. Dans la demeure de notre hôte, un petit peuple sans défaut circulait. L'intendant montrait en riant sa denture régulière, portait en collier une jeune

barbe noire implantée dans ses joues lisses, un peu grasses. Ses enfants - une petite fille de deux ans surtout, scintillante déjà de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles - étaient pétris d'une argile claire et variée, l'un blanc comme la chair des bananes, un autre brun-tabac, une autre rosée comme la terre cuite. La grâce africaine était sur eux tous, et sur eux tout entiers, de la nuque aux talons, du front cordé de ruban et de tresses à un petit ventre encore nu. Des fillettes servantes, à la veille d'être nubiles, ne fuyaient pas encore devant mon compagnon, et souriaient de leur bouche dévoilée qui fait songer à la prune noire, à la pêche nommée halleberge, à la figue violette, aux fruits foncés que leur maturité fendille.

La moindre cotonnade d'un rose cru, d'un mauve de bazar, s'enrichissait en se posant sur leur épaule vernissée, près de leur joue à pulpe élastique. Une blonde et blanche, elle aussi, a cent façons d'être blanche et blonde. Mais certaines latitudes la privent d'une partie de ses sortilèges ; les contrastes africains eux-mêmes cessent de la servir. Ici la sombre amphore féminine convient au bleu brutal des ombres, au vert forcené des feuillages, comme au rose terreux des édifices, à la touffe de jasmin jaune qui couvre le coquillage d'une ténébreuse oreille.

La troupe des serviteurs puérils jouant, se battant sourdement, emporta desserte et table, sans autre bruit que le flac-flac des petits pieds nus, et nous fîmes l'essai de la cave de bain, retraits romantique, meublé d'une manière de samovar en cuivre, haut à toucher la voûte, dont le ventre jaune, sexué d'un robinet énorme, tenait en ébullition un bon mètre cube d'eau. Au lâcher du jet écrasé sur le sol, les dalles fumaient, et jamais le bain de nuées chaudes ne me parut meilleur

.....

Où sont à présent le meneur de mule, la très petite et merveilleuse enfant, une perle rouge à son oreille, qui me portait sur une feuille, le matin, quelques fraises printanières ? Où, le cavalier aux yeux jaunes, drapé de noir sur son cheval noir ? Cheval et cavalier étaient liserés, harnachement et djellaba, du même bleu vert ardent, bleu de néon et d'éclair. Ils s'avançaient sur nous comme un orage ourlé de phosphore, semblaient perdre au passage leur épaisseur, pour éviter de nous frôler comme ils évitaient de nous voir...

Je reviens, à l'automne, et mue par une curiosité sombre, non point pour connaître mieux Fès, - connaît-on jamais Fès ? - mais pour palper, flairer, ouïr un de ses secrets tachés de sang, qui, tout récent, semble remonter à la fondation même de la ville. Conçu à Meknès, il se dénoue à Fès, dans la ville moderne qui encercle la vieille cité découpée en îlots quadrangulaires, en dés d'argile aveugles, par-dessus lesquels un jasmin éperdu, un cyprès incliné, une palme digitée nous font signe.

Derrière les remparts de Meknès, en septembre 1936, un meurtre et ses victimes crièrent si haut qu'ils se firent entendre de toute la ville. L'alarme débute presque banalement : des enfants trouvent, dans un terrain broussailleux, un couffin grossièrement ficelé, d'où le crin végétal sort en touffes. Dans tous les pays du monde, un couffin déchiqueté est un jouet appréciable; en outre, celui-ci pèse, et vaut qu'on l'ouvre. Au clair du jour paraît son chargement de pieds, de mains, une tête et sa chevelure, un tronc et ses jeunes seins... Autour du couffin et de son contenu dispersé s'assemblent quelques enfants hurleurs, leurs mères voilées et gémissantes. Le tout ne fait pas grand bruit sous un ciel pur, entre les jardins invisibles, les petites portes verrouillées... L'une de ces portes, la plus étroite, est l'issue secrète d'une maison qui appartient à Oum-el-Hassen, dite Moulay Hassen.

Si Moulay Hassen n'avait à son actif qu'une carrière de prostituée, commencée à Alger, où elle naquit vers 1890 sur les paliers de la Kasbah escarpée, elle n'aurait fait que grossir le nombre incertain et misérable des belles indigènes qu'une fortune imprévue, ou un crime, désigne un moment à l'attention, parfois à la pitié. Mais Moulay Hassen n'était pas une chèvre du banal troupeau. Ses yeux d'un vert de bronze, inoubliables, révélaient-ils la trace d'un sang occidental ? Son esprit délié, en effet, échappe à la passivité qui guette là-bas les femmes soumises à l'homme.



Danse des femmes par Duroy

Qu'elle danse à Colomb-Béchar, qu'elle suive à BouDénib les troupes de Lyautey, elle ne se plaît qu'avec les soldats de la France, avec les officiers français. Il ne s'agit pas que de brefs plaisirs. Mouby Hassen semble même oublier la cupidité. Elle vit heureuse avec les nôtres, prodigue son chant, sa danse, son amitié. Elle écoute, elle parle, recueille les confidences des hommes qui auprès d'elle rompent leur mutisme de solitaires.

Voilà qui semble annoncer une carrière d'espionne aventureuse ? Point. Un sentiment spontané attire, retient parmi les fils de France Moulay Hassen. La maison qu'elle ouvre toute grande aux officiers français, sous les murs de Meknès, a de la gaîté, du luxe, des danseuses jeunes, Berbères fines et dures, Chleuhs indéchiffrables, passives filles du Sud. Mais aucune ne vaut Moulay Hassen et la sauvage amitié de son sang pour le sang français.

Au péril de sa propre vie, elle cache chez elle et sauve une précieuse poignée d'officiers menacés par les révoltes de 1912 et de 1925. C'est sa belle gorge, ce sont ses bras croisés qui barrent la route à l'émeute. Elle tue de sa main un assaillant, une balle la blesse à la main. La collecte à laquelle contribuent les officiers qu'elle a protégés ne prétend pas la dédommager, mais lui marquer leur gratitude. La vraie récompense, — la Légion d'honneur — plusieurs la demandent pour elle, sans l'obtenir.

Telle fut la femme que ses crimes proposent à notre étonnement, et qui va être jugée à Fès. On assure que la précoce vieillesse des Africaines a défait à peu près sa beauté. On conte qu'elle cherche dans le haschisch des consolations, des demi-sommeils hallucinés qu'elle prolonge en réalités criminelles. Comme par condescendance, elle a reconnu que le corps dépecé est celui d'une de ses pensionnaires... Elle ne nie pas non plus qu'au cours des perquisitions chez elle, derrière un mur, un ongle gratta faiblement. Éventrée sur-le-champ, la muraille vomit son secret : quatre fillettes et un garçon d'une quinzaine d'années. Ils vivaient encore un peu, très peu. Le dépérissement

n'avait pas effacé sur eux toutes les marques de la torture. Sur les quatorze prostituées, en moins d'une année quatre sont mortes, trois ont disparu, sept sont débiles pour le reste de leur vie...

16 novembre.

Eh bien la voilà. C'est pour elle qu'une partie de la presse parisienne a fait en wagon, en avion et en car, quelques milliers de kilomètres. On nous l'annonça de loin, on essaya de la montrer telle que le Maroc de la conquête l'a vue, jeune à éblouir, sur son petit arabe à tous crins, gantée de bracelets, sonnante de sequins et de louis d'or, et sa peau brune poudrée de rose par le sable volant du désert... La voilà, et si proche — le banc de l'accusée touche les tables réservées aux journalistes - que nous ne pouvons rien ignorer du présent d'Oum-El-Hassen, dite Moulay Hassen.

Si je me penche à droite, j'effleure presque les soies légères, les mousselines empesées et sans tache qui composent le costume de l'accusée; des pieds à la tête, elle est blanche, fraîchement repassée. Un long joyau lui pend du col au ventre, son visage dévoilé marque plus de quarante-huit ans. La voilà, qui choit du haut de sa légende et même de son éclatante mauvaise réputation. Par habitude marocaine, elle soutient sur le bas de son visage un mouchoir blanc ; ainsi survit ce qui en elle est encore majestueux : un petit nez en bec de tiercelet et une paire d'yeux d'un vert brun très sombre, largement pourvus de koheul bleu. Mais elle écartera pour parler le mouchoir de soie, et la bouche gâte tout, non seulement à cause de la denture incomplète, mais parce qu'elle est plate, ingrate, façonnée pour le bavardage, l'invective et peut-être la cruauté.

De quels mots, de quelles images nous servir pour que nous fassions comprendre à Oum-el-Hassen ce que nous entendons par cruauté, et comment, accusée d'homicide et de sévices cruels, nous communiquera-t-elle sa conviction qu'elle est innocente ? Ce que nous appelons cruauté fut l'ordinaire, la sanglante et joyeuse monnaie courante de sa vie depuis l'enfance : les coups, la corde qui serre des membres fins, l'âpre étreinte de l'homme, la passion qu'elle eut de suivre, n'importe où et n'importe comment, nos premiers contingents français... Tout ce qui meurtrit, blesse, dessèche, fut d'abord son lot de fille aventureuse. Où eût-elle appris qu'un châtiment exercé sur des femmes, c'est-à-dire des êtres qui n'ont proprement point de valeur, a des limites ?

Si je me penche à gauche, je touche le petit bazar macabre de pièces à conviction, rangées contre mes pieds et sur une table. Par inadvertance, je bouscule un des deux couffins qui enfermèrent, en onze fragments, un corps exsangue; à côté reposent le hachoir, la corde, un pilon qui pilait moins l'amande que le cuir chevelu, le couteau, le seau de fer-blanc. Voici, projetant son ombre ventrue sur un mur rose, la marmite ! Elle a contenu le cadavre en morceaux, et des aromates, beaucoup d'aromates, la menthe crépue, le fenouil, le thym, qui luttèrent contre l'odeur de la chair bouillie...

Au-dessus de la marmite pend la corde des étrangleurs. Voici un revolver rouillé, avec deux petits réchauds d'argile sèche d'une sorte primitive, qui semblent exhumés d'Herculanum. Mais ces cotonnades roses et blanches, qui ensevelirent des membres débités sans art ni méthode, elles ne sont pas même tachées ? Le complice d'Oum-El-Hassen se chargera de nous dire pourquoi il n'y avait que très, très peu de sang : « La femme était trop maigre ».

Le complice, l'esclave, l'ennemi d'Oum-El-Hassen, Mohammed-Ben-Ali, est bien la plus noire figure du procès. Avec lui, nous entrons dans un conte des Mille nuits et une nuit. Sordide, fétide, il traîne d'immondes savates qui laissent passer ses orteils fins. Un strabisme convergent lui ôte le regard. Sept rangs de rides parallèles barrent son front. Quand tous ses traits cessent de danser nerveusement, il témoigne, dans l'aveu, d'une étrange liberté d'esprit, manie la corde, montre comment il tira d'un bout et Oum-El-Hassen de l'autre. Il se couche par terre, mime les attitudes de la victime. Un à un surgissent derrière lui des personnages millénaires. Le laveur de cadavres, qui purifia et emporta les morts, suspects ou non, et toucha son obole, venait souvent, c'est un habitué furtif de la maison d'Oum-El-Hassen. Quant au chœur effaré des petites courtisanes à peine pubères, c'est à peine s'il murmure, s'il gémit tout bas, prosterné... L'une d'elles tire grand effet de son épouvante convulsive. A la vue d'Oum-El-Hassen, elle crie, se jette aux bras de l'interprète arabe, veut gagner l'issue du prétoire... De quel regard pèse, sur l'affolée, le mépris d'Oum-El-Hassen ! Mépris purement mondain, hauteur musulmane aussi. N'apprend-on plus aux prostituées

à se taire en public? Que l'on confie cette crieuse à Oum-El-Hassen, et l'on verra comment elle sait éduquer de la bonne manière — un brin de torture, la famine, quelque séquestration — toutes ces indiscretes Zorah, Aïcha, Fatma...

A son tour elle se lève, et répond en arabe. La langue française lui est familière ?

- Oui, dit-elle, mais je préfère aujourd'hui parler arabe.

Elle met à profit le temps consacré par l'interprète à la traduction, écoute, réfléchit comme si elle était seule. Son prestige est celui du félin, qui n'aborde le danger que lustré, paré, les griffes soignées. Le démon bigle, dont l'odeur se perçoit à six pas, lui sert de repoussoir; repoussoirs encore, malgré leur jeunesse, leurs grosses lèvres fraîches, leur menton poli tatoué de bleu, repoussoirs que les victimes vivantes d'Oum-El-Hassen; gracieux bétail, mais bétail dont l'inattaquable, l'écrasante stupidité écœure. Séquestrées, battues, affamées, prostituées, Chella, Aïcha, Fatma et autres Zorah feront, à la même question : « Mais vous n'avez donc pas essayé de vous enfuir ? » la même réponse : « Nous n'y avons pas pensé ».

Elles n'y ont pas pensé. Un rire court dans l'assistance. Et comme les victimes ont eu le temps de récupérer, le couscous aidant, une chair jeune, le rire grossit, des témoins indigènes s'esclaffent, les femmes d'officiers européens secouent leurs boucles, les avocats stagiaires la trouvent bien bonne, la déposition de Zorah-Fatma-Aïcha tourne au vaudeville, et les victimes obtuses rient par contagion. Mais Oum-El-Hassen dédaigne l'indécence des rires autant qu'elle honnit les cris, tout bien considéré, c'est elle qui a raison : nous nous tenons mal.

La fin de l'audience verra pourtant celle de son impassibilité. Le seul secours qu'elle attendît, c'était le témoignage des officiers de la conquête, amants, admirateurs, francs camarades, et parmi eux, le général X... qui la connut, l'aima uniquement durant des années... Tous l'abandonnent. Alors Oum-El-Hassen cache son visage dans le mouchoir de soie, et pleure avec simplicité.

Autour des meurtres, autour des légendes et des conjectures moins sinistres peut-être que la vérité, Fès impénétrable murmure sereinement. Le trajet du Palais de Justice au Dar Jamaï est une promenade crépusculaire qui fait croire au printemps.

Le lendemain matin, la même illusion nous rit dans le soleil, l'azur, la chaleur matinale. Comme au printemps, des enfants vendent dans les rues des bouquets de roses serrées, humectées, des gerbes d'arums blancs. Le fond de la salle s'est fleuri de soldats bleus, de djellabas blanches, de jeunes femmes qui ont les cils longs, l'œil largement fardé. Il n'est que neuf heures : minuit nous verra au Palais, attendant le verdict autour de la meurtrière. Aujourd'hui elle ne montre que ses yeux dont le regard ne cède devant aucun regard, et pour donner à comprendre qu'elle entre dans un long silence, elle a voilé sa bouche, et elle se tait.

La journée est dure pour elle. Son prétendu héroïsme ? Les témoins à charge l'ont nié. Les absents ne sont pas venus. Un ancien Maroc se détache d'elle, la laisse dénuée. A peine une goutte de rosée sur cette sécheresse : un vieil et correct homme du monde, qui la vit adulée, entendit de cent bouches la louange des services qu'elle rendit aux nôtres lors des émeutes, vient dire ce qu'il a vu et entendu : « On baisait la main d'Oum-El-Hassen en public, comme à une Française ».

Aussitôt après lui commence le défilé des dames qui dirigent des maisons closes. Oum-El-Hassen n'attend pas qu'une manne miséricordieuse tombe du haut de ces édifices superbes, qui s'avancent énormes et blancs comme les grands nuages d'été. Fatma est brodée de rose et de bleu, pâle comme le beurre. Myriam est noire, avec le nez écrasé, grêlée de mauve tourterelle. Ses dénégations balancent des pendants d'oreilles d'or lourd. D'or sont ses bracelets étagés sur ses gants de chevreau blancs, d'or les colliers. C'est une reine nonchalante, économe de ses paroles :

- Oui, Oum-El-Hassen était ce qu'on peut appeler une femme bien. Sa maison était une maison bien. Si elle n'avait pas été bien, je ne serais pas allée lui faire une visite.

Majestueuses, flottantes, bercées sur leurs bases débordantes, ces dames ne s'attardent pas dans le prétoire et regagnent leurs sphères accessibles.

Toutes les heures dorées de ce beau jour — deux cent quatorzième jour de l'année musulmane — accablent l'accusée, et surtout le moment qui voit paraître à la barre un enfant de treize ans, Driss, le séquestré. Chancelant, il comprend à peine, répond dans un souffle. Ce n'est qu'une petite poignée de substance jaune et friable. Victime ? Certes. Victime sans mémoire, il a oublié le cachot, les poux, la gale, la faim, les supplices...

Ils n'étaient pas de force, l'adolescent vide et les filles abouliques, à lutter contre une volonté féminine promptement irritée, avide de servir autant que de régner, et qui disposait de moyens peu nombreux, brutaux et efficaces. Retenons qu'elle avait juré, sur sa vie, de ne se donner jamais qu'à des militaires de notre armée. Si, comme elle l'affirme, elle s'est tenu parole, elle n'aura goûté de l'existence que ce qui lui donnait du prix : la domination, la camaraderie des camps, un certain ordre de violences qu'elle estimait vénielles, et un idéal personnel de l'amour.

Minuit. Le verdict — quinze ans de travaux forcés — n'émeut pas l'accusée. Ses voiles immaculés remontent peu à peu, couvrent le haut des joues, les paupières... A travers les téguments du cocon qu'elle file, ainsi transparaissent les derniers mouvements de la larve, encore un peu vivante avant sa longue hypnose.



Arbre en fleur aux environs de Marrakech



Saint Jean de Matha Fondateur de l'Ordre des Trinitaires du rachat des captifs

Odette Goinard



**Saint Jean de Matha, Fondateur de l'Ordre des Trinitaires
et du rachat des captifs (1160 -1213)**

Né le 23 juin 1160 à Faucon de Barcelonnette (Alpes-de Provence), Jean de Matha est issu d'une famille aristocratique. Il était le fils d'Euphrème de Matha qui, ayant servi sous les ordres du comte de Barcelone en guerroyant contre les Sarrasins, avait reçu en remerciement la baronnie de Faucon. Il fait des études solides, à Marseille d'abord, puis à Aix-en-Provence. Sa mère, née Marthe Fenouillet, originaire de Marseille, très charitable, le conduit dans les hôpitaux et les prisons où il apprend à connaître les pauvres et à les aimer.

Son père souhaite que Jean apprenne le métier des armes. Dans la famille, on se transmet l'art de guerroyer de père en fils. Mais celui-ci se sent appelé par Dieu et se rend à Paris pour suivre les cours de théologie du Collège Saint Victor, fondé par Guillaume de Champeaux.

A cette époque, la France subissait les razzias et les incursions des Maures avec enlèvements de femmes et d'enfants. Les courses en mer constituaient une ressource économique intéressante pour les barbaresques. Le terrible Saladin venait de prendre Jérusalem. A Paris, Jean se trouve dans une ambiance particulièrement surexcitée. La nécessité s'imposait de défendre la foi et de délivrer les captifs chrétiens prisonniers des pirates barbaresques. Le 16 janvier 1184, une réunion exceptionnelle eut lieu à Notre-Dame de Paris où le roi Philippe Auguste et Maurice de Sully reçurent le patriarche de Jérusalem et le Grand Maître du Temple pour évoquer de façon émouvante le sort tragique des Lieux Saints.

Devenu bachelier, puis professeur de théologie, Jean enseigne à Saint Victor. Encouragé dans la voie du sacerdoce par l'évêque Maurice de Sully, qui avait remarqué sa valeur et sa piété, il se décide à être ordonné prêtre.

Il prie Dieu de lui donner un signe pour lui indiquer vers quelle mission il est appelé. Il est exaucé le 28 janvier 1193 lorsque, célébrant sa première messe, il reçoit pendant l'Offertoire, une vision qui va bouleverser sa vie. Il voit Jésus en majesté tenant par la main deux prisonniers, les chevilles enchaînées. L'un est noir, l'autre blanc. Dans l'assistance, Maurice de Sully, l'Abbé de Saint-Victor et le Recteur des Écoles Prévostin de Crémone bénéficient également de cette apparition.



Convaincu dès cet instant que Dieu lui confie une mission dans le rachat des captifs. Il se retire à Cerfroid dans le Valois, région humide et boueuse, où certains ermites vivent dans la méditation. Ce sera le berceau de l'Ordre des Trinitaires. Pendant cinq années (1193-1198) Jean va vivre dans la prière et l'ascétisme. Il élabore la règle d'un nouvel Ordre religieux consacré à délivrer, moyennant une rançon, des prisonniers chrétiens. Ce rachat des captifs existait depuis longtemps, mais Jean de Matha sera le premier à l'ériger en Ordre religieux.

En mai 1198, après avoir apporté tous ses soins à la rédaction de la règle fondée sur l'adoration de la Sainte Trinité et du rachat des captifs, il part à Rome avec Félix de Valois, son compagnon ermite, pour soumettre son projet comprenant 40 articles, au Souverain Pontife Innocent III. S'adresser directement au Pape, sans intermédiaire, était une démarche sans précédent. Surpris par l'objet de cette visite, celui-ci les traite d'« insensés » et les invite à revenir plus tard après avoir apporté quelques modifications à la règle ainsi proposée.

A l'automne suivant, il est de nouveau reçu par le Pape, qui, cette fois, par la Bulle du 17 décembre 1198, approuve la règle de l'Ordre des Trinitaires, la Sainte Trinité étant particulièrement vénérée par les théologiens de l'époque. Il lui fournit même une lettre d'introduction auprès du Roi du Maroc.

Les objectifs de l'Ordre dépassant les frontières du pays, il était normal d'en référer au roi Philippe Auguste et de l'informer des expéditions prévues en terre barbaresque. C'est ainsi que Jean et son compagnon ont une entrevue avec le roi de France qui se déclare favorable au nouvel Ordre.

Jean de Matha s'embarque aussitôt pour le Maroc et persuade le roi que le rachat des détenus est une transaction intéressante sur le plan économique. Il obtient gain de cause.



La même année, Jean de Matha accomplira un nouveau rachat de captifs chrétiens à Tunis, puis dans les terres sarrasines d'Espagne. Cette grande toile en provenance du couvent des religieuses trinitaires d'Oran - représente l'apparition miraculeuse de la Vierge du Remède à Jean de Matha, lors du Rachat de captifs qu'il réalisait à Valence en Espagne : elle lui remet une bourse d'argent qui compléta les rançons des prisonniers et permit de tous les libérer. Remède, rachat, et rédemption sont des mots formés sur la même racine. La Vierge du Remède est la patronne de l'Ordre et reste très vénérée chez les Trinitaires.

Dès son retour à Cerfroid, Jean de Matha se préoccupe de faire construire une maison Trinitaire. Celle-ci comprenait une église, un cloître, un hôpital, destiné à recevoir les pauvres et les malades. A sa mort, il avait fondé une trentaine de maisons en France, en Italie, en Espagne et en Terre Sainte.

L'objectif de l'Ordre était double : une vie active auprès du rachat des captifs, et une vie contemplative liée à la Trinité. Impressionnés par la vie des religieux et leur rayonnement, de nobles personnages leur accordent des dons généreux, en particulier Marguerite de Blois, future Comtesse de Bourgogne. La participation des Trinitaires aux croisades leur avait valu sept fondations dans la région de Saint Jean d'Acre. Les Trinitaires furent les seuls à prendre en charge des rachats collectifs de prisonniers chrétiens en Terre d'Islam. Les revenus étaient divisés en trois parts : l'une pour le couvent et les religieux, une autre pour les soins et l'hôpital, et la troisième, la tertio pars, était réservée au paiement des rançons.

L'Ordre des Trinitaires ainsi fondé rachètera des centaines de captifs chrétiens qui croupissaient misérablement dans des cachots à Alger, Salé, Tunis, l'Espagne musulmane et le Moyen-Orient .

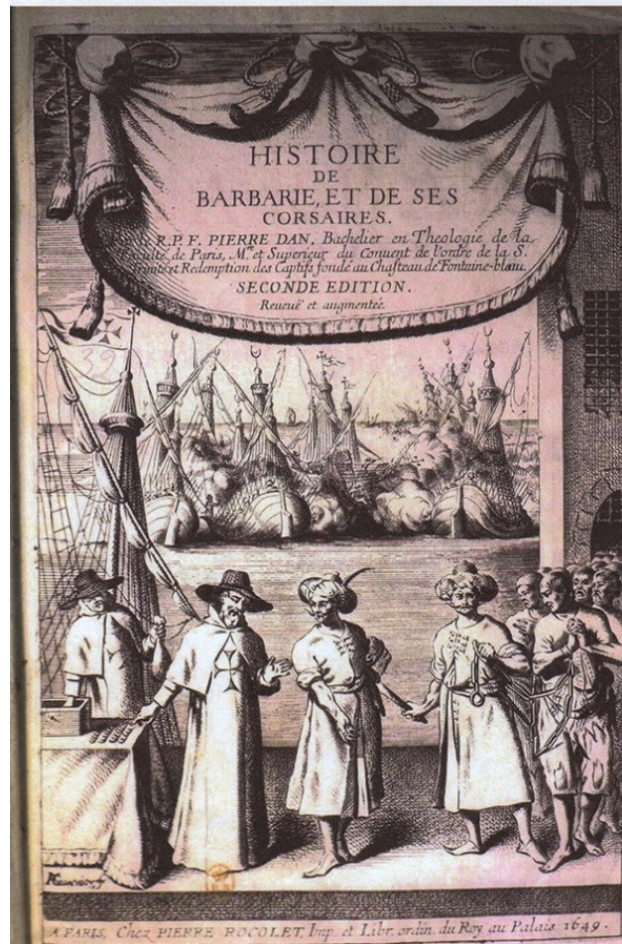
Les Trinitaires étaient souvent amenés à se déplacer car la caisse des captifs destinée à payer les rançons était constituée des impôts prélevés sur les biens dont les rois les avaient dotés et les conduisait à faire des tournées dans

la campagne. A l'origine, la règle leur imposait de ne se déplacer qu'à dos d'âne, ce qui leur avait valu communément le nom de « frères aux ânes ». A partir du XIV^{ème} siècle, les ânes furent remplacés par des mules.



Les Trinitaires se signalaient par leur dévouement et leur courage dans leur mission. Ils se rendaient au marché aux esclaves. Ceux-ci étaient mis en vente sur la place publique.

Le Père Pierre DAN, Supérieur du couvent de l'ordre de la Sainte Trinité et des captifs au XVII^{ème} siècle a décrit la situation des captifs dans un ouvrage *L'histoire de Barbarie et de ses corsaires* qui fournit des précisions sur les voyages de rachat. Nous en publions ci-après quelques extraits illustrés.



Les Trinitaires embarquent pour un voyage périlleux, soumis aux aléas, aux désillusions et aux humiliations.

Dès le début, ils vont commencer à écrire leur « journal de bord », où ils rédigent, au jour le jour, ce qui leur arrive; ils sont souvent sujets au mal de mer, et savent que leur habit religieux marqué de la croix rouge et bleu risque de leur attirer beaucoup d'hostilité.



A peine débarqués à Alger, c'est la question rituelle : « Combien avez-vous d'argent ? » et « Combien comptez-vous racheter de captifs ? ». À leur réponse, éclatent les sarcasmes et les moqueries, qui font partie des discussions et du marché. On enlève également les voiles, le gouvernail, pour rendre les navires inoffensifs et l'on compte un à un les passagers.



Les Trinitaires traversent bientôt la place publique, appelée Batistan, où les esclaves sont mis en vente. Le Père Pierre Dan raconte « comment ils sont soumis à la grande humiliation d'être dépouillés entièrement de leurs vêtements, examinés des pieds à la tête par le premier venu, contraints de courir, de lutter entre eux, tout cela pour prouver leur force... ». Et il conclut : « Il faut que j'avoue que j'en avais les larmes aux yeux et le cœur serré... ».

-Les esclaves chrétiens étaient mis en vente à Constantinople, Alger, Tétouan, Fez, Marrakech, Salé, Tunis, Bizerte, Tripoli, Le Caire, Alexandrie, Smyrne ou Salonique.

-Les esclaves musulmans étaient vendus à Messine, Venise, Naples, Gênes, Malaga, Palma, Valence, Séville, Lisbonne.

-Il n'y avait aucun marché d'esclaves en France.



Ce bas-relief en bois polychrome, conservé à Valladolid, représente un Rachat, où l'on retrouve toujours la même scène : deux religieux rédempteurs, debout, remettent un tas de pièces d'or aux autorités musulmanes, devant le regard inquiet des captifs, reconnaissables à leur chaîne autour du cou et à leur bonnet rouge.

Le prix d'un captif :

Sous Louis XIV : 600 livres = 12 000 F = 1830 €

Au XVIII^{ème} siècle : 3000 livres = 60 000 F = 9 146 €

Le dey d'Alger demande 1000 piastres = 120 000 F = 18 300 €

Pour un Chevalier : 5000 piastres = 600 000 F = 91 500 €

Pour les Chevaliers de Malte : 100 000 piastres = 12 millions F = 1 830 000 €

Ce tableau, même s'il est discutable, essaie d'établir une équivalence entre les prix des rançons telles qu'elles étaient fixées au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècle, et notre monnaie actuelle.

Un banquier s'est penché sur le problème. Selon lui, la livre du XVIII^{ème} siècle équivaut à 20 F, soit 3 €.



Quand les Trinitaires sont parvenus à un accord avec les autorités musulmanes, le départ est proche et la joie envahit le cœur des chrétiens libérés. Leurs chaînes sont brisées, on leur donne une carte de franchise attestant de leur rachat ; le gouvernail, les voiles sont restitués au bateau, et on compte le nombre de passagers pour empêcher tout voyageur clandestin de s'embarquer.

Le retour en France des captifs était solennel. Revêtus de leur habit blanc marqué de la croix rouge et bleu, les Trinitaires les ramenaient en une longue procession triomphale à travers la France jusqu'à Paris. Selon un rituel, les autorités civiles et religieuses venaient en tête, suivies de musiciens, de fanfares et de bannières. La foule attendait avec impatience les prisonniers fatigués, conduits deux par deux, par des enfants costumés en anges. Les Pères

Rédempteurs terminaient le défilé en portant une grande palme dans la main pour symboliser ceux d'entre eux qui étaient morts en martyrs sur les terres étrangères.



Réalisée par Cabanel en 1874, cette grande fresque de six mètres de haut se trouve au Panthéon et représente le roi Saint Louis, prisonnier à Damiette, recevant les hommages des chefs musulmans. Le roi s'appuie sur le Père Nicolas, Ministre général des Trinitaires qui l'a accompagné en croisade, et partage sa captivité.

C'est le roi Saint Louis qui a donné toute l'envergure dont l'Ordre a bénéficié au cours des siècles après Saint Jean de Matha. Conscient de son importance pour la conservation de la foi, il décida en 1259 d'installer les Trinitaires à l'intérieur de son château de Fontainebleau et se montra généreux avec les autres maisons de l'Ordre. De ce couvent royal subsiste encore un élégant sanctuaire édifié sous Louis XIII. Quelques messes y sont toujours célébrées.

A Paris, l'église des Mathurins avait été donnée aux Trinitaires. Ainsi le culte de Saint Mathurin, auquel on attribuait de libérer les fous de leur maladie, comme les prisonniers de leurs chaînes, apparaît-il souvent dans les sceaux trinitaires.

Saint Jean de Matha s'est éteint à Rome dans le couvent où il séjournait depuis quatre ans, le 17 décembre 1213, date anniversaire de la Bulle que le Pape avait accordé à l'ordre de la Sainte Trinité. Son corps est demeuré à Rome jusqu'en 1655, date à laquelle il fut transporté d'abord à Madrid puis à Salamanque dans les années 1960. Il fut un fondateur si discret qu'il est presque inconnu en France. La vénération dont il était l'objet s'était perpétuée à travers les siècles par « simple culte immémorial » Il ne fut canonisé qu'en 1666 .

Après la conquête de l'Algérie en 1830 et l'ouverture des bagnes, la mission de rachat des Trinitaires a disparu, ainsi que la presque totalité de la centaine de maisons qu'ils possédaient en France.

Il faut rendre hommage à la Congrégation des sœurs qui ont maintenu courageusement la flamme trinitaire en France. Elles ont traversé les périodes tourmentées de la Révolution et des guerres, continuant à soigner avec dévouement les pauvres et les malades. Dès la conquête de l'Algérie elles traversèrent la Méditerranée et leurs

écoles d'Oran et d'Alger étaient très fréquentées. Une rue d'Alger dont voici ci-dessous le plan, portait avant 1962 le nom de Jean de Matha.



Enfin, grâce à elles, le siège de Cerfroid fut sauvé. Après la deuxième guerre mondiale, les religieuses trinitaires de Valence réaménagèrent le Bureau de l'Ordre laissé à l'abandon et y organisèrent un centre de colonies de vacances. Les Religieux y revinrent en 1986.

Très récemment, au printemps 2021, on découvrit par hasard un reliquaire de saint Jean de Matha dans l'église de Ponthierry en Seine-et-Marne, découverte troublante qui pousse à de sérieuses recherches quant à la provenance de ces reliques.

Enchâssées dans un présentoir ouvragé en bronze doré néo-gothique du XIX^{ème} siècle, préservées par une vitre, elles sont ornées de papiers dorés enroulés, de verres taillés, de perles enfilées et d'éléments ondulés, sur une fine croix trinitaire en nacre, d'où émerge -sur trois petites bandes de papier- l'inscription latine imprimée en abrégé « Ex oss.[a] / S. [ancti] Joan.[nis] de Matha I Fundatori Ord. [finis] SS. [Sanctissimae] Trini.[tatis] » : un travail du XVII^{ème} siècle très certainement.



Un autre reliquaire identique a été retrouvé. Ils avaient échappé aux listes des inventaires de 1905. Une énigme dont la solution serait une heureuse nouvelle dans cette rencontre imprévue avec le saint provençal qu'on invoquait ainsi: « Délivrez-nous de nos chaînes ».

Cet article a été rédigé d'après une documentation fournie par Madame Grimaldi-Hierholtz, hispaniste, Présidente de l'association « Les Amis des Trinitaires ». Parmi ses ouvrages, citons :

- *Les Trinitaires de Fontainebleau et d'Avon*. Fontainebleau 1990
- *Pensées mystiques de Jean-Baptiste de la Conception, réformateur espagnol des Trinitaires* . Paris Le Cerf 1992
- *L'Ordre des Trinitaires*, Paris Fayard 1994
- *Images de la Trinité dans l'Art*. Fontainebleau 1995



Présentation du texte sur le complexe agricole de Créteville

M Jeannin-Naltet

René Jeannin-Naltet, historien amateur après une carrière dans le groupe BNPParibas, est membre de la Société des amis de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. Ses liens avec la Tunisie proviennent de son grand-oncle Jean Tommy-Martin, maire de Radès de 1929 à 1945, de son oncle Hubert Penet, administrateur des Fermes Françaises en Tunisie jusqu'en 1956, allié de la famille Crété, de son cousin l'abbé Dominique Tommy-Martin (92 ans) prêtre du diocèse de Tunis depuis 1961 et de l'entreprise familiale " Les fonderies Réunies " à Mégrine (1947-1994).

Monique MARTIN (née CRETE) a fait une première diffusion de ces souvenirs :

Souvenirs de ma Grand-mère, Madame Maurice CRETE.

ils ont été écrits à l'âge de 92 ans, peu de temps avant qu'un douloureux cancer ne l'emporte .

Nouvelle diffusion par Hubert PENET en Avril 1979



Crèteville un complexe agricole en 1866 dans les environs de Tunis

Marguerite CRETE (née PENET) 1870 - 1963

Je suis arrivée en Tunisie en septembre 1886 avec ma Belle Mère, ou plutôt ma mère, et mes sept frères et sœurs dont le dernier, André, avait fait ses premiers pas sur le bateau (Compagnie Mixte) qui nous amenait. A cette époque, on ne débarquait pas à la Goulette, mais à 2.000 au large, d'où une chaloupe vous transportait à terre. Aussi ma première impression d'Afrique a-t-elle été celle, terrifiante, de grands gaillards bronzés, hurlants et vous arrachant des mains valises et enfants. En réalité c'étaient de pacifiques portefaix, mais j'avais cru assister à une scène de piraterie. Je n'étais pas encore habituée aux rugosités de la langue arabe .

A la Goulette, on prenait le " RUBATTINO ", petit chemin de fer italien, muni de couloirs ouverts des deux côtés, où on pouvait se promener à loisir. Le terminus en était place de Rome, à peu près à l'emplacement de la Société Générale.

Mon Père qui nous avait accueillis à la Goulette, nous conduisit à un hôtel situé rue d'Italie (maintenant rue Charles de Gaulle); il s'appelait TUNIS HOTEL, et se composait d'un grand Patio entouré sur deux étages de chambres donnant toutes sur un balcon circulaire. La rue d'Italie n'était pas terminée, des terrains vagues séparaient les maisons déjà construites, cependant le marché existait, il venait d'être terminé, mais on l'a un peu agrandi par la suite .

Quand nos meubles furent arrivés, nous nous installâmes au N° 5 de la rue d'Espagne, au 2^{ème} étage, en face de l'actuelle Poste qui n'existait pas encore ; c'était un terrain vague où se tenait le matin une sorte de marché aux puces. Du reste toutes les rues de ce quartier, rue d' Espagne, rue d'Angleterre, rue de Russie, présentaient de grands vides. L'Avenue de France possédait quelques beaux immeubles, la maison TABONE (No 17) et l'immeuble actuel du Crédit Foncier qui était alors le Grand Hotel. La Poste se trouvait en arrière, sur la petite place de l'ancienne Poste. En face du Grand Hotel étaient situés la Régie des Tabacs appartenant à Monsieur CONITEAS, le Cercle des officiers, muni de parkas qu'agitaient inlassablement des petits yaouleds, et le Magasin Général alors minuscule. Dans l'autre partie de l'Avenue de France se trouvait le Théâtre à la place de de l'actuelle Banque de Tunisie; son Impresario Directeur était Monsieur DOUCHET qui pendant plus de 20 ans a dirigé l'activité théâtrale de Tunis.

La Banque de Tunisie se trouvait à son ancien emplacement, rue Es Sadikia et, faisant l'angle, face au Théâtre, le « Café de Tunis », centre des nouvelles et centre des affaires. Là, affluaient des renseignements de toutes sortes cours des marchés, achats et ventes de terres ou d'immeubles et là aussi se tenaient presque en permanence des hommes d'affaires souvent illettrés, mais dont l'intelligence et la finesse ont souvent édifié des fortunes (LICARI..).

La Maison de France se dressait tout auprès, entourée de ses jardins. Le Résident Général était alors Monsieur MASSICAULT, il venait de succéder à Monsieur CAMBON, dont les démêlés avec le Général BOULANGER, alors commandant les Troupes de Tunisie, sont historiquement connus .

En face, une Cathédrale provisoire, entourée d'un ancien cimetière chrétien, occupait il peu près l'emplacement de la Cathédrale actuelle. En arrière, le Lycée Français construit par Monseigneur LAVIGERIE et tenu par des Pères Blancs avec l'aide d'un groupe de jeunes professeurs français frais émoulus de Normale. C'est l'actuel Lycée Carnot, cédé ensuite à l'Etat par le Cardinal LAVIGERIE. La rue de Hollande existait avec, à l'angle; le Comptoir d'Escompte, et les bâtiments de N.D. de Sion La gare actuelle était entourée de grands jardins qui servaient de promenoir aux mères de familles. Dans ce jardin, il y avait de magnifiques paons dont le cri : pé-hon! Pé-hon ! faisait grand peur à mon frère Léon qui croyait que ces animaux l'appelaient. De là, on apercevait toute une étendue de jardins maraîchers

occupant l'emplacement de l'avenue de Carthage et de tout ce quartier : ils étaient arrosés par des eaux d'égouts, remontées par des vis d'Archimède.

De là jusqu'au port, quelques rares bicoques, et des terrains marécageux comblés peu à peu par les soins de Madame FACCIOTTI. Le port du reste n'abritait que des barques de pêche, le canal n'existait pas.

Les fonctionnaires et officiers se logeaient soit dans la ville arabe, aux alentours du Dar Hussein où logeait le Général Commandant la Division de Tunisie, ou dans les grands immeubles italiens de la rue de la commission, des Glacières ou de la rue des Maltais, ou bien dans les nouveaux immeubles que l'on édifiait un peu partout . De toutes parts on voyait des chantiers de dameurs de terrain (des noirs pour la plupart du temps) et on entendait leur chant cadencé: ah ya ! ah ya ! suivi du bruit sourd des pilons. La Compagnie des Eaux (rue Es-Sadikia) commençait ses installations, et cela ajoutait à l'encombrement des rues creusées de tranchées pour la pose des conduites. L'ensemble était gai et vivant .

Les colons affluaient. En 1886 les plus anciens étaient déjà installés : Monsieur de CARUCERES, près de Soliman, MILLE (associé avec Monsieur LAURENS) à M Raissa, AUKE, son voisin au Cap BON, GERAUDAS à Schuiggie BOISSINNAS à Ain Relal, Commandant MARCHAND au Mornag, FABRE à Souk El Khémis, TERRAS à Ahmed-Zaid, Docteur HUE au Khanguet, MORET, CHARMETANT, CRETE au Mornag, MORELLET à la Zaouia du Mornag, TARDY et REVEYRON arrivèrent peu après, d'Espagne (?) à Hassen Dey, SAVIGNON, puis SERTAIMCHAMP à Bir Kassa etc ...

Un peu plus tard arrivèrent Monsieur REYNIER à Bordj Chakir, de MONTUREUX à Fondouk Djedid, DARRE, DUFRENOY, SHARZMAN, de BEAUCOURT au Mornag, JULLIEN de POMEROL à Mateur, de ROUVIER à, et, un peu plus tard, mais au premier plan, le Colonel REBILLET, le véritable créateur de la colonie française de Mateur, avec ses élèves ROEDERER, MARCHEGAY, MASSINI, NOEL, ZELLER son ami Monsieur DUMAS MILNE EDESSARD, et le gendre de celui-ci Monsieur CARUEL

Pendant ce temps, dans d'autres régions: TAINE à Bou Arada, DUCURTIL au Goubellat, créaient aussi autour d'eux des centres de colonisation, et je ne parle que de ceux que j'ai personnellement connus. Il y en avait beaucoup d'autres, mais beaucoup ont sombré, ils ne connaissaient pas les dures réalités de la terre.

Toute cette première équipe de colons, étaient travailleurs, intelligents et énergiques, et aussi facilement combattifs; Il y eut souvent de retentissants démêlés entre eux et avec les Résidents Généraux successifs qu'ils trouvaient trop lents à la besogne .

Après ce premier hiver 1886-1887 passé à Tunis, nous nous installâmes à SIDI-BOU-MEL dont la maison venait d'être terminée. C'était au printemps et dès ce début de contact avec la nature tunisienne, j'avais été conquise. Les arabes affluaient pour se faire soigner, apportant des œufs, poulets ou asperges. Ma mère les soignait avec les remèdes bien simples dont nous disposions : quinine, sulfate de soude, teinture d'iode, gouttes pour les yeux, et quelques pommades pour les plaies. Chez ces pauvres gens qui n'avaient jamais absorbé un médicament, ils étaient d'une efficacité merveilleuse ; aussi notre clientèle augmentait à vue d'œil, et devenait envahissante. Nous avions de très bons rapports avec notre voisin SI TAIEB, propriétaire du jardin de Bradahi. Il nous en faisait les honneurs avec beaucoup de grâce, et nous offrait fleurs et oranges .

Mes frères, laissés libres pendant ces visites, en profitaient pour explorer les nombreux puits abandonnés qui entouraient notre jardin, ils y capturaient des pigeons sauvages ; mais il fallait y descendre avec une corde, et plusieurs fois la corde cassa. D'autres fois, celui qui était chargé de le remonter s'enfuyait, laissant l'autre au fond du trou d'où l'on entendait ses appels angoissés.

Nous avions aussi souvent des visites : Monsieur Maurice LEMARCHAND, juge au Tribunal, Messieurs BALDAUFF, ingénieur de Centrale, et VINCENT ainsi que ALLIX professeurs au Lycée, et enfin et d'abord, notre voisin, Maurice CRETE, qui venait de démissionner du 4e Chasseurs d'Afrique pour s'installer sur le domaine de Nebch ed Dib qu'il venait d'acheter, de moitié avec Monsieur GUIGNARD (Monsieur GUIGNARD était le gérant associé des trois frères

RECLUS : le géographe, le naturaliste et l'officier de marine) il était arrivé en Tunisie en 1882 comme lieutenant au 4^e Chasseurs d'Afrique, venant du Sud Oranais et il avait tout de suite été séduit par le pays, Il s'était installé sous la tente en 1883, buvant l'eau des r'dirs, dans les pires conditions d'inconfort, et il s'était mis aussitôt à défricher cette terre qui était alors couverte de jujubiers et de gandouls. Mais il aimait recevoir, et il réunissait souvent ses amis sous la tente. C'est au cours d'une de ces réunions que, en buvant- du champagne, fut baptisé le Domaine de Crétéville . Il avait fait la connaissance de mon Père avant notre arrivée, et il fut, naturellement, un de nos premiers visiteurs. En juin 1887 il me demanda en mariage, j'acceptais volontiers. J'avais 17 ans. Mon Père qui se sentait déjà bien malade, en eut une grande joie. C'est pendant cette période de fiançailles que j'appris à monter à cheval, d'abord avec un maître d'équitation qui venait de Tunis, puis sous la direction de Maurice qui me faisait faire mes classes à cheval comme à une simple recrue. Le mariage eut lieu à Crétéville, dans la chapelle bâtie pour la circonstance, le 8 septembre 1887, un an après mon arrivée à Tunis. Le bordj venait d'être construit, et nous habitâmes la maison qui en fait un des angles. C'était le moment des premières vendanges, et c'était un grand événement, il y avait 60 hectolitres ! Mais c'était le début et l'agitation était grande. La première partie des caves venait d'être terminée, et on vinifiait dans des foudres en bois, mais le défrichement et le défoncement continuaient de plus belle. Pour le défrichement, on engageait au passage des bandes de marocains ou de soudanais, qui, se rendant à la Mecque, s'arrêtaient en Tunisie pour gagner un peu d'argent afin de poursuivre leur voyage. Ces bandes étaient nombreuses, elles atteignaient parfois, ou dépassaient la centaine ; et parfois éclataient entre deux bandes rivales des batailles rangées à coups de gourdins ou de matraques; et mon mari et Monsieur DUREL, contre-maître, un ancien sous-officier du 4^{ème} Chasseur, avaient bien du mal à les séparer. On entendait du Bordj, les coups sourds des gourdins sur les cranes. C'est miracle qu'il n'y ait jamais eu mort d'homme. Ils s'en tiraient avec de larges blessures qui cicatrisaient très vite .

Les plantations de vignes avaient commencé en 1884, sur défoncement à la charrue Dombasle, tirée par 24 bœufs. La profondeur des labours arrivait à grand peine à 30 ou 35 centimètres et le démarrage de ces 12 paires de bœufs n'était pas facile, aussi les premières plantations n'allèrent pas vite. Elles consistaient surtout en mourvèdres, en Pineau et en carignan, elles donnaient de bons vins mais en petite quantité, elles ont été remplacées par la suite .



Charrue Dombasle en 1874



Charrue à bœufs fin 19ème

En même temps que ses plantations de vignes, mon mari avait créé une pépinière qui l'intéressait beaucoup. C'était son délassement . Nous y allions tous les jours surveiller les semis, la mise en pots, les transplantations et les livraisons. La belle allée de mûriers qui existe encore, à l'état embryonnaire, et les plantations d'orangers commençaient. Il y avait beaucoup d'espèces d'arbres fruitiers et d'ornement, et mon mari en a fourni à l'État et à de nombreux colons. En particulier la route du Mornag qui était en construction, a été plantée sur toute sa longueur, depuis le pont de l'Oued Miliano jusqu'à Sidi-Fatalla, de mûriers fournis par mon mari (il n'en reste plus guère, la plupart ayant été transformés en matraques par les nomades qui empruntaient cette route).

Vers 1886, mon mari avait acheté la propriété d'Ain B'guira qu'il a vendue ensuite au Père BOISARD et vers la même époque, et en commun avec le Commandant MARCHAND, la grande propriété de Douhémis qui s'étendait sur 5.000 hectares. Mais elle était lointaine, difficile d'accès (il n'y avait pas de route et à peine une piste) et d'une surveillance presque impossible. Le Commandant MARCHAND s'était réservé la partie Nord-Ouest avec un petit bordj aux allures de forteresse, situé à mi-hauteur de la montagne, et d'où on dominait toute la plaine.

Le Comandant MARCHAND était d'une famille du Nord, son Père avait été sénateur, et sa mère avait fait partie de la cour de l'Impératrice Eugénie. Il avait fait toute sa carrière militaire en Algérie (dans les Goums ou les Spahis) et il avait ramené avec lui en Tunisie trois de ses anciens sous-officiers avec leurs familles, et leur avait donné à chacun la gérance d'une petite propriété. Il avait même adopté un enfant dans chaque famille Ahmed, Abderraman et Djilani. Le dernier seul a conservé sa fortune, les deux autres l'ayant dissipé très rapidement. Il s'était installé dans une propriété d'oliviers, avec une huilerie, à peu de distance d'Hammam Lif.

La maison était grande et belle, un vaste patio, de grandes pièces, dont la salle à manger garnie de portraits d'ancêtres, et avec cela des manières très vieille France qui m'avaient beaucoup impressionnée à ma première visite. Nous y rencontrions parfois les PIETRI (l'avocat) avec lesquels nous avons un parent commun : le Général MICHEL, qui était mon oncle par sa première femme, Madame FIERECK, et qui avait ensuite épousé la veuve de Monsieur PIETRI DICRI, préfet de police de Paris sous le second Empire.

Je ne sais pas quelles avaient été les raisons de la retraite anticipée du Commandant MARCHAND, mais il avait conservé les habitudes militaires et vivait chez lui comme un gouverneur de forteresse. Tous les matins on sonnait la diane, et le soir l'extinction des feux. Quand il se déplaçait pour aller passer quelques jours à Douhémis, c'était tout un convoi qui s'ébranlait; lui d'abord, à cheval, avec ses bottes rouges de goumier, puis une escorte de cavaliers et, fermant la marche, une araba chargée de bagages et de vivres. Il se plaisait dans cette propriété de Douhémis, il y faisait des essais; il avait voulu y acclimater des truffes, et la peupler de pintades à l'état sauvage. Mais les truffes ne poussèrent point, et les nichées de pintades dans la brousse, furent dévorées par les chacals. Néanmoins, il y en avait un grand nombre, et mon mari, qui lorsqu'il allait à Douhémis, couchait chez le Commandant MARCHAND, m'a toujours raconté qu'il n'y pouvait dormir à cause du jacassement des pintades qui s'y rassemblaient le soir.

La partie de Douhémis qui était revenue à mon mari était moins pittoresque, quoiqu'elle contint de belles ruines de citernes (d'où son nom). Il y avait installé des troupeaux avec leurs bergers, mais la surveillance était difficile; il y avait même eu une tentative d'assassinat sur un contre-maître envoyé par mon mari, et qui avait constaté des délits de pacage. Il voulut emmener en fourrière les bêtes incriminées, mais le berger, prenant de l'avance, s'était tapi derrière une touffe de lentisques d'où il tira sur lui presque à bout portant, mais heureusement avec du petit plomb.

Quand la route qui y conduisait fut terminée, mon mari la vendit à Monsieur de FONTBRUNE. Celui-ci en fit plusieurs lots, où plusieurs propriétaires se sont succédés : Messieurs de GIVINCHY, DAVID, etc.

Quant à la propriété d'Ain Bguirah, elle était au début réservée aux cochons (surveillés par leur gardien Luigi CARTA). Ces cochons, très vite matinés de sanglier, se reproduisaient avec une rapidité déconcertante. Ne pouvant en trouver la vente, mon mari avait fait venir à Crétéville un charcutier qui travailla tout un hiver à les transformer en jambons et en saucissons qu'on vendait à Tunis. On en avait laissé une vingtaine mais deux ans après, il y en avait plus de cent, et il avait fallu recommencer. Cette fois, on n'en laissa aucun.

Le vignoble d'Aïn Bguirah, fut créé peu après, ainsi qu'une cave, et la petite maison y attenait où logeait le général LAPORTE. Celui-ci, ancien gendarme, s'ennuyant en France, était venu en Tunisie à la recherche d'une situation quelconque. N'ayant rien trouvé à Tunis, et se trouvant à bout de ressources, il partit un jour pédestrement pour Hammam Lif où on lui avait parlé d'une place. Passe mon mari dans sa charrette anglaise, c'était alors le chemin quand il faisait mauvais temps pour aller à Crétéville, car sur le chemin direct, l'Oued grossissait et il n'y avait pas de pont. Voyant un européen à pied sur la route, chose très rare, mon mari l'interpella, et lui offre une place dans sa voiture. L'autre accepte, et les voilà tous les deux filant sur Hammam Lif; naturellement une conversation s'engage

« Comment se fait-il que vous soyez à cette heure sur la route ? vous n'avez-donc pas de travail ? ». Après le récit de son odyssée et de ses désillusions, l'autre poursuit: « On m'a bien dit que je trouverais peut-être du travail chez un nommé CRETE au Mornag, mais... » Ah ! CRETE, répond mon mari qui voulait le faire parler, c'est un type qui n'est pas commode, qu'est-ce qu'on vous a dit de lui ? » -- « Oh! vous savez, il y en a qui disent qu'il ne paie pas ses ouvriers, d'autres qu'il a toujours un bâton à la main, et qu'il tape dessus, d'autres racontent qu'il les fait travailler dix heures par jour et puis encore bien d'autres choses! mais ce n'est peut-être pas vrai, vous le connaissez ? » - Un éclat de rire lui répondit. Les présentations faites, le pauvre LAPORTE ne savait plus où se mettre. C'est lui que mon mari installa à Ain Bguira comme contre-maitre. Il y resta près de 20 ans, et quand la propriété fut vendue, il s'installa dans une petite maison qu'il avait fait construire à la lunette (?) qu'il habita jusqu'à sa mort. C'est lui qui avait pour monture une mule ayant appartenu au Père de FOUCAULD, et avec laquelle celui-ci avait fait son voyage d'exploration au Maroc déguisé en colporteur juif .

Le Père de FOUCAULD était en effet un ancien compagnon mon mari à St Cyr et ils avaient servi ensemble dans le Sud Oranais, au 3e Chasseurs d'Afrique. Mon mari avait été témoin de la rude préparation qu'il s'était imposée avant son aventureux voyage, et, à son retour, avant son entrée dans les ordres, le Père de FOUCAULD lui avait cédé sa mule.

Mon fils aîné, Léon, était né en octobre 1888, peu de temps après la mort mon père. Ma mère, malade elle-même, restait seule pour s'occuper de la propriété de SIDI-BOU-MEL, et pourvoir à l' éducation de mes frères et sœurs, ce qui n'était pas une petite tâche, elle dut se séparer de ses enfants pour les mettre en pension. Les trois aînés, Louis, Paul et Jules qui étaient jusque-là, au lycée de Tunis, furent envoyés à l'Établissement du Rondeau, à Grenoble, où leur indépendance d'Africains causa quelques scandales. Mais tous firent de bonnes études. Louis, l'aîné, entra à St Cyr, le second Paul, qui pour raison de santé dut revenir à Tunis, entra dans les Contrôles, et le 3e, Jules, sorti 1^{er} de l'École Coloniale de Paris, fut envoyé comme administrateur aux îles Tuamootou en Océanie.

Mes deux sœurs étaient à Notre Dame de Sion à Tunis et les deux derniers Léon et André, chez les Maristes. Mais ma pauvre mère, de plus en plus malade, dut renoncer à s'occuper de la propriété. Elle allait s'installer chez sa mère (Maman Sophie) au Pont de Claix, où elle mourut en 1893. A ce moment-là, mon mari eut certains démêlés avec la famille de Grenoble qui aurait voulu qu'on vende la propriété (on l'estimait 30.000 F), cela n'aurait pas suffi pour élever tous ses enfants.

Il s'est donc chargé de la gérer, et malgré bien des traverses incendie, mauvaises récoltes, etc... il y a réussi .

En 1890, il y eut une invasion massive de sauterelles. Les points de ponte n'avaient pas été repérés, et elles arrivaient du Sud en colonnes massives, débouchant par le col de Douhémis, dévorant tout sur leur passage. On les combattait avec des appareils cyprotes, composée de bandes de zinc, le long desquelles on creusait des fosses où les criquets venaient s'accumuler. Mais il fallait les vider sans cesse, et cela, nécessitait une surveillance de tous les instants. J'ai vu, depuis d'autres invasions de sauterelles, mais aucune n'a eu cette ampleur catastrophique. L'armée avait envoyé des contingents pour aider les colons à se défendre. L'officier qui commandait le continent du Mornag, était le lieutenant FRANCHET d'ESPEREY, plus tard Maréchal de France. C'était un ancien compagnon de mon mari à Saint Cyr, et il y eut entre eux quelques vives attrapades, l'un ne consentant pas à changer les heures de repas et de sieste de ses hommes, tandis que mon mari aurait voulu que l'on fit plusieurs équipes pour que les appareils ne fussent pas abandonnés pendant ces heures chaudes qui étaient celles aussi de la plus grande activité des criquets, qui étaient à leur période de transformation en sauterelles ou on n'aurait rien pu contre eux .

Enfin, on réussit de justesse à protéger la plaine du Mornag, en mettant le feu à la brousse, d'Aïn Bguira au Khanguet, mais c'était bien dangereux... je me souviendrais toujours de ces crépitements, de ces buissons énormes s'enflammant tout d'un coup, de ces flammes qui faisaient une voûte au-dessus de la route de Khanguot.

Mon fils Maxime est né peu de temps après, à Hammam-Lif où nous étions allés passer quelques mois de repos (1890)

Ma fille Marie est née à Crétèville en 1893, le jour où l'on commençait les fondations de la nouvelle maison.

En janvier 1895, mort de mon fils Léon, d'une coqueluche compliquée de pneumonie .

En octobre, 1896, naissance de mon fils Marcel .

A ce moment-là nous recevions souvent des visites : capitalistes désireux d'acheter des propriétés et qui venaient demander avis et conseils, journalistes, ou simplement touristes, envoyés par tel ou tel parent. Il ne se passait guère de semaine sans qu'un landau de Tunis (les voitures de place de l'époque, et qui attelé de deux chevaux, ne craignaient ni les mauvaises pistes, ni le passage à gué des oueds) ne nous amenât son contingent de visiteurs. On les recevait avec les moyens du bord et quand il n'y avait rien dans le garde-manger, on avait recours à RESGUI, chasseur enragé. On lui remettait un certain nombre de cartouches, et deux heures après, il était de retour avec son contingent de lièvres et de perdreaux... C'était aussi l'époque où, pour envoyer à Tunis un document important ou une lettre pressée, on envoyait un courrier, un rekki . C'étaient des hommes spécialement entraînés, et qui, de leur pas toujours égal, étaient capables de courir en quelques heures la distance aller et retour de Tunis .

J'ai vu à cette époque, défiler bien des figures connues. Je ne me souviens pas de toutes, mais trois figures émergent au premier plan de ma mémoire :

1°- Le Prince Henri d'Orléans, retour de son exploration en Chine et au Tonkin dépassant d'une tête tous ses compagnons et s'intéressant le plus simplement du monde à tous les détails d'une exploitation agricole

2°- Le Général LAPERRINE, un ancien de St Cyr compagnon de mon mari. Il était alors commandant de spahis et préparait sa liaison Algérie-Niger à travers le Sahara inconnu.

Personne ne l'avait effectué jusque-là, que de rares et lentes caravanes qui, alourdis de marchandises et de trainards, mettaient des mois pour accomplir le trajet. Je me souviens de mon éblouissement à l'entendre évoquer des mots alors prestigieux : Tombouctou, Mali, Gao etc ... Cet homme possédait un rayonnement inoubliable. Il vous faisait partager sa foi et son enthousiasme. Nous avons suivi passionnément son épopée et quelle joie quand nous avons appris sa réussite.

3° Enfin, le Père BOISARD. Le Père BOISARD dirigeait à Lyon des ateliers d'apprentissage pour des fils d'ouvriers qui avaient besoin de gagner leur vie sans passer par des écoles coûteuses. Il y avait plusieurs ateliers charpente, menuiserie, ébénisterie, mécanique etc... Mais il y avait des jeunes gens qui n'avaient pas de dispositions pour ces métiers, et le Père BOISARD, ne voulant pas les abandonner, ne savait pas trop où les diriger. C'est alors que Monsieur Joseph GILLET, bienfaiteur de l'œuvre du Père BOISARD à Lyon, et qui venait d'acheter en Tunisie des propriétés à Oued Ramel et au Khanguet lui proposa de lui en céder une partie pour pouvoir former des jeunes gens au métier agricole. Le Père BOISARD accepte d'enthousiasme et se rendit en Tunisie. Cette partie de la propriété de l'Oued Ramel qui lui était concédée fut baptisée par lui : Sainte Marie du Zit. Il y installa un grand bâtiment qui tenait plus d'une grange que d'une maison d'habitation, et qui, sans cloison aucune, servait à tous usages. Puis il alla chercher à Lyon ses enfants (une vingtaine, je crois) et deux de ses collaborateurs, les abbés ORTALET et REYNOUBET. Mais ni les uns ni les autres ne connaissaient rien du métier agricole, et c'est alors que le Père BOISARD s'adressa à mon mari pour lui demander aide et conseils.

Pour arriver à Sainte Marie du Zit, il n'existait de route, ou de piste qu'en passant par Zaghoan, cela représentait, venant de Tunis, plus de 80 km tandis qu'en passant par Crétèville, la distance était nettement plus courte. Mais à partir de Douhémi, plus de piste, et une chaîne de collines abruptes à traverser. C'était l'itinéraire que le Père BOISARD choisissait. Il couchait à Crétèville, y disait la messe, le lendemain matin et s'embarquait sur sa mule (les premières fois avec un guide). Il fallait suivre longtemps le cours d'un oued tout fleuri de lauriers roses, puis le quitter pour grimper une colline escarpée. La redescendre à travers des éboulis et retrouver un autre oued qu'on suivait jusqu'à la plaine de Oued Ramel. J'ai donc bien connu le Père BOISARD, toujours optimiste, plein d'allant et de

gaité en oubliant ses soucis pour s'occuper de ceux des autres ... Mes enfants se souviennent encore de la façon dont il faisait parler les chats.

Malheureusement, malgré l'appui de Monsieur GILLET et celui de mon mari, l'affaire n'arriva jamais à bien démarrer. Les enfants étaient trop jeunes pour des travaux pénibles, le climat les éprouvait, et quelques-uns seulement des anciens du Père BOISARD se sont installés en Tunisie, malgré qu'il eut prévu, de concert avec la Supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie qui s'occupaient d'orphelines, de créer des foyers chrétiens et français en Tunisie. Les sœurs étaient installées sur une partie de la propriété d'Ain Bguira qu'elles appelèrent Ste Marguerite, et où elles s'occupaient, elles aussi d'agriculture. A ce moment-là, nous avions des rapports fréquents avec les sœurs. Elles venaient vendre des légumes à Crèteville, et venaient demander aide et conseils pour leur vinification qui était souvent défectueuse.

En reconnaissance de ces conseils, nous avions chaque année, pour Noël, une dinde admirablement engraisée par les sœurs. Mais tout cela ne put continuer : le Père BOISARD céda sa propriété à une communauté de frères, et les sœurs de leur côté, se retirèrent aussi .

Du moins, le Père BOISARD nous avait fait faire la connaissance du M GILLET, et c'est grâce à lui, que mon mari a eu quelques temps la gérance d'une propriété GILLET au Khanguet . Il s'agissait de lui prouver qu'on pouvait gagner de l'argent sur cette propriété qui lui coûtait jusque-là chaque année de grosses sommes. Mon mari gagna le pari !

Une autre personnalité marquante dont j'ai gardé le souvenir était le Général ALLEGRO (de nationalité indéterminée) et qui avait joué, paraît-il, un rôle prépondérant dans le Sud de la Tunisie au moment de la conquête. Il était gouverneur de l'Arad (région de Gabès et au-delà) et très riche. Aussi allait-il chaque année à Paris, où, pendant deux mois, il dépensait des fortunes. Nous fîmes sa connaissance à bord d'un bateau (le Tafna) qui nous conduisait à Tripoli, alors possession de la Turquie. Le Général ALLEGRO était âgé et aveugle, et toujours accompagné de son domestique noir qui était son ange gardien et son Argus. Il lui demandait des renseignements sur l'aspect physique du ceux qui lui étaient présentés (surtout les femmes) et, sourires et politesses étaient gradués d'après les appréciations du noir.

Du reste il connaissait si bien le pays que c'est lui qui nous fit les honneurs de Gabès et de Tripoli. Cette dernière ville était enserrée dans ses remparts, et ne possédait, comme toute médina que des ruelles tortueuses. Une oasis l'entourait pas très dense, et au-delà il n'y avait rien, que le désert absolu, sans un brin d'herbe. Tripoli était encore le point d'arrivée des caravanes. Dans les souks, on trouvait des plumes d'autruches en grande quantité, des tapis, des objets en cuir, mais c'était déjà la décadence, et les gens du pays vantaient les richesses d'autrefois .

Je suis retournée en Tripolitaine par la suite, et j'ai été stupéfaite de retrouver l'ancien désert transformé en une zone de verdure, avec des arbres, des champs et des maisons. Les Italiens avaient accompli là un effort magnifique.

J'ai connu aussi la belle Madame Elise MUSSALI, qui, prétendait-on, ayant été l'amie du Consul de France Léon ROCHE, et du Dey de l'époque, avait été pour beaucoup dans la conclusion du traité du Bardo. Elle était la mère du Capitaine MUSSALI et de Ricardo MUSSALI qui était l'ami de Maurice LEMARCHAND et de mon mari. Il était aussi l'ami de Madame VISCONTI; née RAFFO qui possédait une orangerie et une belle maison sur la route qui va de la Zaouia à Hammam-Lif. Madame VISCONTI avait été très belle. Elle était encore fort séduisante, aimable et gracieuse, mais elle avait une rivale au Mornag. C'était Madame SMITH, plus tard Madame MARCHAL, qui était devenu propriétaire, à la suite d'une vie mouvementée, d'une propriété située en face d'Ain Bguira et c'était entre ces deux dames, un combat mondain pour la suprématie. Toutes deux recevaient, et avaient leurs admirateurs. Mais Madame VISCONTI avait une fille qu'elle aimait tendrement et chez qui elle finit par se retirer peu de temps avant la guerre de 14 après avoir vendu sa propriété.

Pendant ces années, à Crèteville, les plantations de vignes continuaient chaque année, la cave s'accroissait, les cuves en ciment remplaçaient les foudres de bois. Le premier réfrigérateur « Baldauf-Crète » assez rudimentaire, était employé au moment des vendanges, de plus en plus importantes .

Puis vint la période catastrophique d'effondrement du prix du vin. Il se vendait cinq francs l'hectolitre ! Plutôt que de s'y résigner, mon mari stockait ses récoltes. Il fallut donc bâtir de nouvelles cuves pour loger tout ce vin. On en employait entre temps une partie pour nourrir le bétail, mélangée à du son, à de la mélasse, à des sarments broyés. Les animaux trouvaient cela tout à fait à leur goût, et rien n'était plus drôle que de voir un mulet ou un veau qui en plus de la sienne, avait volé la ration de son voisin, se livrer dans la cour à des ébats d'ivrogne .

Ce fut vers ce temps-là que commença la période des stagiaires. Les premiers avaient été René DUFRESNOY et Louis MONROZIER qui, tous deux, achetèrent des propriétés dans le Mornag . Puis vint André PROT, le fils de notre associé et ami Monsieur Paul PROT, Il était tout jeune et nous l'aimions beaucoup, et lui-même se plaisait bien à Crèteville. Je le revois encore sur son petit cheval « Couscous » avec lequel il avait fait avec nous tant de promenades. Hélas ! la fièvre typhoïde qu'il contracta l'emporta. Ce fut pour nous un très grand chagrin .

Puis le nombre des stagiaires augmenta peu à peu. Il fallut construire une cantine (l'actuelle maison des Jean CRETE). L'hôtelière était Madame GASSUS, assistée de sa fille, Lucie GASSUS (un des stagiaires s'en amouracha). Il y en eut parfois 12 à 15, de milieux et de genres différents, et il n'était pas toujours facile de maintenir l'ordre, d'autant plus qu'il y eut parmi eux, à 2 ou 3 reprises des numéros sensationnels. L'un d'eux, tout jeune, de manières charmantes, et avec une figure angélique, trouvait moyen de dissimuler un cheval et une charrette achetés je ne sais comment, et avec lesquels, il se rendait le soir à Tunis, d'où il ne revenait qu'au petit matin. Aussi le trouvait-on toujours endormi sur les chantiers qu'il était censé surveiller. Il fallut prévenir sa famille, car il était mineur. Mais lui se voyant découvert, s'était enfui avec son équipage, et parcourait la Tunisie, en s'adressant aux amis de son père, qui était Général, pour leur emprunter de l'argent. Rattrapé, les parents le placèrent dans une maison de correction. Il s'enfuit. Envoyé dans une famille de pasteur en Angleterre, il s'enfuit encore mais cette fois avec la fille du pasteur. Engagé dès qu'il fut en âge, il déserta. Et enfin finit par se faire tuer en 1914 .

A côté de cela, il y avait de charmants garçons. Mon mari les réunissait le soir dans son bureau pour le rapport. C'était la critique du travail de la journée, et parfois c'était long. Aussi mon petit Maxime, qui avait alors 7 ou 8 ans, s'en allait puiser dans un sac de noix que mon mari avait fait venir de Grenoble, et se faufilait au bureau pour en offrir à ses amis les stagiaires

Il y avait aussi les leçons d'arabe. Mon mari faisait venir de Tunis 2 fois par semaine un professeur d'arabe, Monsieur FAMELART. Cela se passait à la salle manger autour de la table déployée toute grande. Je prenais part aux leçons, et . à l'aide de la méthode MACHNEL nous faisions thèmes et versions. Malheureusement, cela n'a duré qu'un hiver, le professeur, malade, n'ayant pu continuer, et je l'ai bien regretté.

Il y avait aussi d'autres occasions de réunion, le soir après, dîner, mon mari invitait parfois tous les stagiaires : on jouait aux cartes, on bavardait, on dansait aussi (c'était l'époque où mes deux sœurs, sorties de pension, habitaient Crèteville), il y avait aussi l'institutrice, Mademoiselle MAIGNAN. Les rafraichissements comportaient de la citronnade et de la bière, accompagnés de quelques gâteaux, et on s'amusait très simplement.

Ces jeunes gens aimaient rire, et, entre eux se faisaient force brimades

L'un d'eux, une fois, au milieu d'une de ces soirées, réclama le silence, et entonna d'une jolie voix de baryton, la chanson des stagiaires, dont voici le premier couplet :

- Quand le Patron, dans sa charrette anglaise
- Arrive au bordj, à la cave, au jardin
- Tous les stagiaires se défilent à l'anglaise
- Qu'ils fassent quelque chose ou qu'ils ne fassent rien.

J'ai oublié le reste

Mon mari fut le premier à applaudir. L'auteur était Armand QUINAT qui, plus tard, épousa ma sœur Françoise. Dans la même promotion, se trouvait son parent et ami, Humbert GUYOT qui épousa ma sœur Thérèse et fut le premier gérant de Belli récemment créé. Il devait mourir tragiquement, d'une chute de cheval.

C'est à la même époque que mon frère Léon avait dessiné un album humoristique, où il représentait la mine déconfite des employés, stagiaires, laboureurs, recevant de Paris où il était allé pour affaire, une dépêche du patron annonçant son retour immédiat, bœufs et chevaux baissaient la tête comme leurs conducteurs, stagiaires à l'air triste, comptable affairé.

Puis à la page suivante, l'allégresse générale à la suite de l'annonce d'un retard .

Léon était alors gérant de Sidi-Bou-Mel, où avec des moyens très réduits, il trouva moyen de transformer et d'agrandir la propriété

C'est aussi l'époque où mon mari avait créé les domaines de Protville et de Bou Halloufa sur les deux rives de la Medjerdah, à l'emplacement du pont espagnol, sur la route de Bizerte.

La cantine qu'il y avait fait construire existe encore. Il s'y était réservé le premier étage, et nous allions parfois nous y installer tous ensemble pour quelques jours au moment des gros travaux.

C'était toute une entreprise: nous partions de Crétèville, parents, enfants, institutrices et bagages dans deux charrettes anglaises. Il ne fallait pas aller trop vite, car l'étape était longue : 45 km. Pour passer le temps, les enfants se disputaient, surtout Marie et Marcel et il fallait compter aussi avec les caprices de Cyrano, un excellent cheval de selle, mais qui, attelé à une voiture, se croyait déshonoré. Enfin on arrivait. C'était la grande bousculade au milieu des paquets à peine débarqué, les enfants couraient chez le djerbi acheter pour quelques sous de bonbons ou de nougat. A côté de Crétèville où la vie était plus réglée et confortable, il leur semblait être en vacances .

Mon mari, cependant, avait bien des soucis et des ennuis dans cette propriété ; elle fut inondée deux fois par la Medjerdah qui rompait ses digues en amont, et cette couche d'eau, en séjournant sur le sol, faisait remonter la nappe salée, ce qui tuait les récoltes. Les cuves, construites cependant par une maison spécialisée française, se fissuraient et laissaient couler le vin. Cela donna lieu à un procès qui empoisonna l'existence de mon mari, des années. Il y eut aussi des vols incessants. Enfin, le choléra se mit de la partie. Il s'était déclaré sur les deux rives de la Medjerdah. Et nos ouvriers dont les gourbis étaient situés en bordure, en furent atteints. Il fallut se concerter avec les autorités pour les mesures à prendre, aller voir les malades pour les rassurer, etc...

Heureusement, il y avait à la ferme à ce moment-là comme travailleurs, un détachement de disciplinaires. L'autorité militaire prêta des infirmiers et ils furent héroïques, frictionnant, réchauffant ces malheureux, leur faisant avaler, avec quelle peine, des médicaments, se dévouant enfin de toutes façons. Cela dura un mois, et fit de nombreuses victimes.

Puis l'épidémie décrut et on a brulé les gourbis infectés pour les établir ailleurs, ce fut fini. Tunis avait été préservé.

Mon mari avait essayé, à Protville, la culture du coton. Cela réussit très bien. Ses gousses étaient abondantes et de belle qualité. Mais faute d'une usine d'égrenage, il était impossible de vendre ce coton. Quelques balles, mises en réserve dans le grenier de Crétèville y sont restées des années. Les rats mangeaient les graines et faisaient leurs nids dans cette masse moelleuse. On finit par les brûler

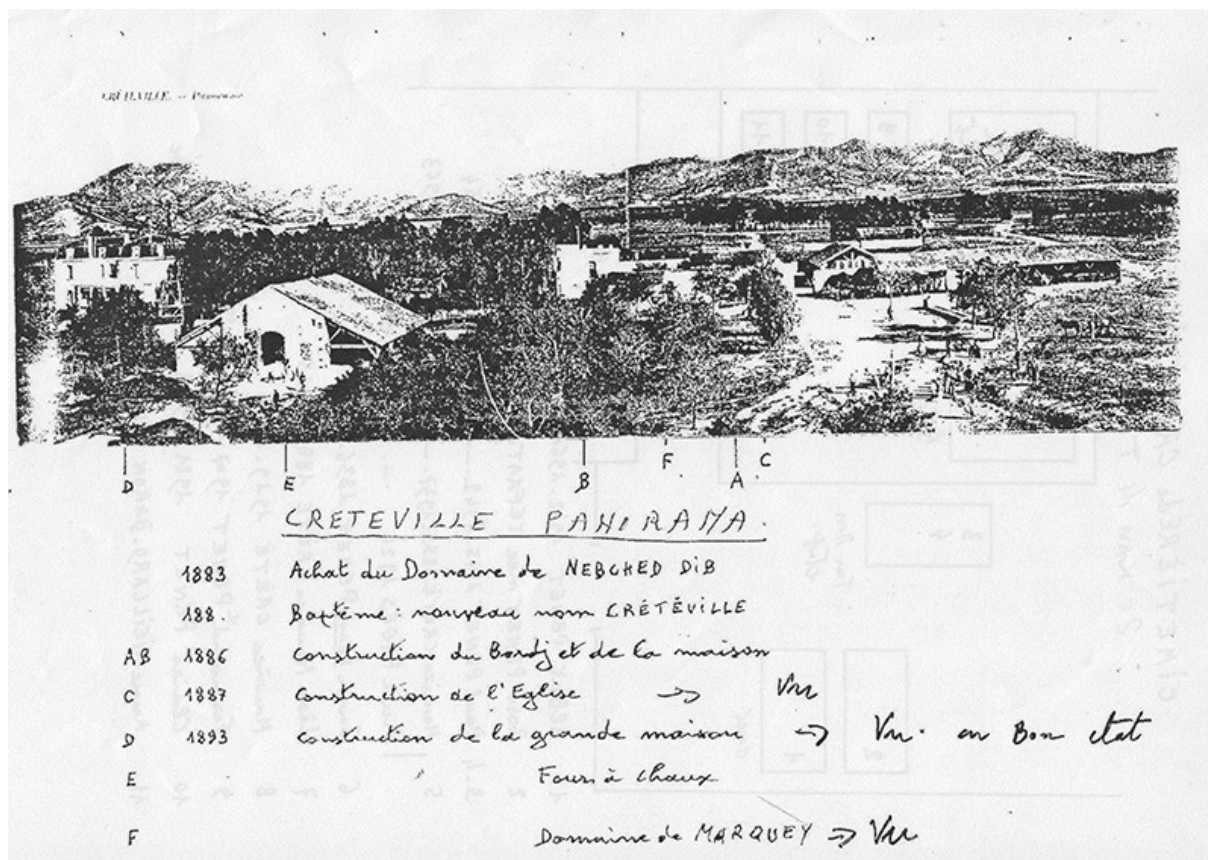
Malgré tout, mon mari aimait cette propriété et n'est qu'à contre cœur qu'il se décida à la vendre.

C'est à Protville que se pose GARROS lorsqu'il réalisa la première traversée de la méditerranée en avion .

Avant de terminer cette série d'évocations, je veux dire quelques mots de nos séjours à Hamman-Lif, pour les enfants ayant grandi, nous n'allions plus en France chaque année et, à plusieurs reprises, nous avions loué à

Hamman-Lif, pour l'été, d'abord la maison DALDAUFF, puis la « Ville d'Azur » puis on 1904 mon mari fit construire une ville tout près de la mer, à l'extrémité du boulevard de la Méditerranée

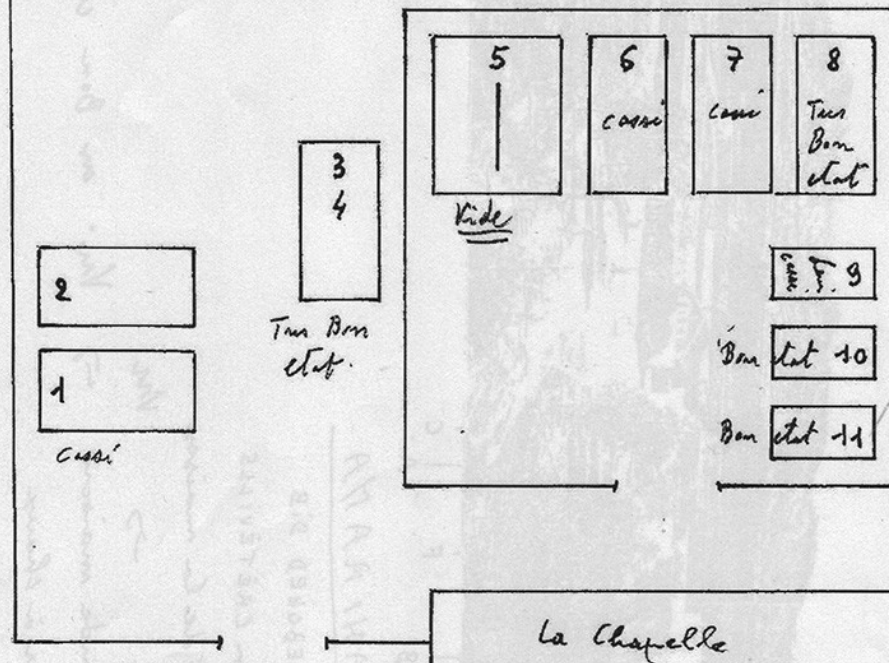
Nous arrivions avec deux chevaux, une vache et son veau, leur nourriture, un garçon, plus les bagages et les provisions. Nous retrouvions à Hamman-Lif les LOVY, les JEANNIN, plus tard les GUEYDAN qui habitaient tout près de nous. Sous la direction de M. JEANNIN, on avait ménagé un tennis, et, entre les bains de mer et les parties de tennis, la jeunesse s'en donnait à cœur joie. Les gens avaient le bridge, et, du moins les premières, années, le théâtre, car M DOUCHET, l'impresario de Tunis, transportait au Casino d'Hammam-Lif ses décors et son personnel. On y donnait les opérettes classiques et un des opéras comiques. Nous avons eu ainsi de très bonnes soirées. Mon mari aimait beaucoup sa maison d'Hammam-Lif et mes enfants en ont conservé un souvenir attendri. Puis 1914 arrive. J'arrête là mes souvenirs, mes enfants, s'ils le désirent, pourront les continuer ...



Crèteville vue d'ensemble

CIMETIÈRE de CRÉTÉVILLE

20 Km de TUNIS



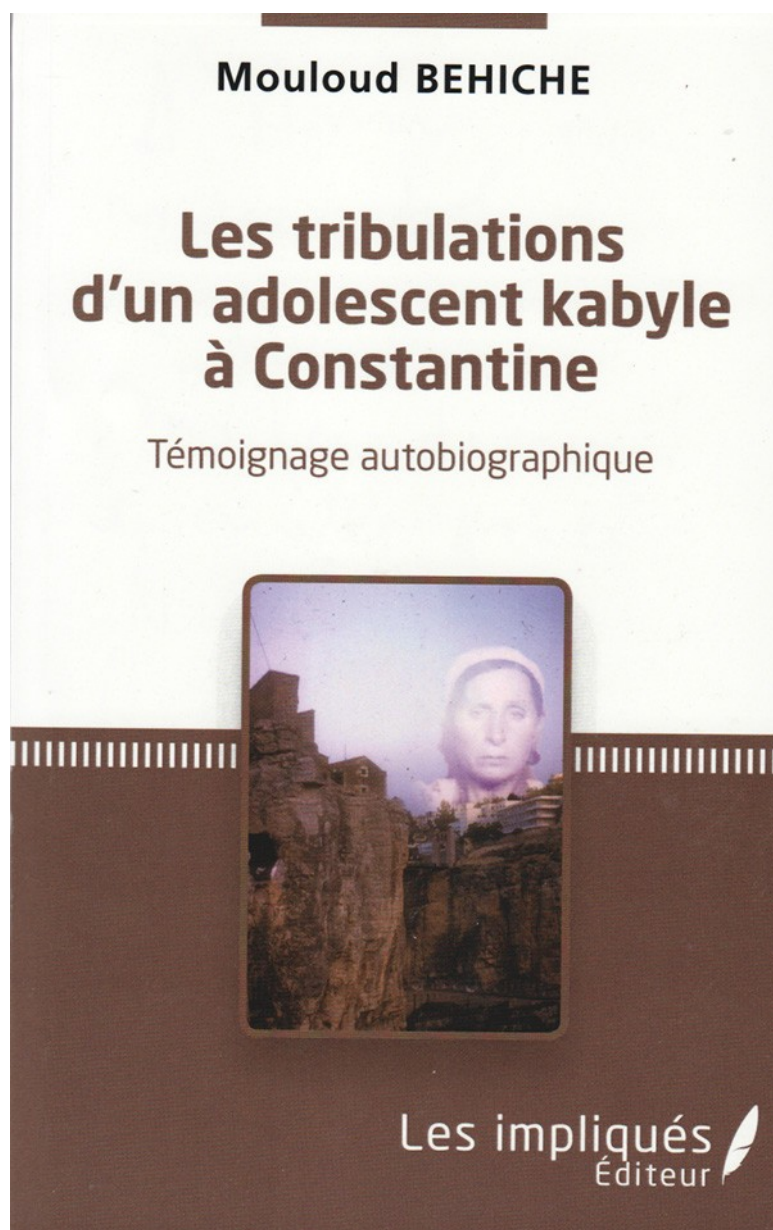
- 1 ALBERT PENET 1912-1960
- 2 ROSE PENET née TEFAATOU 1886-1955
- 3-4 PAUL PENET 1875-1942. — ALBERT PICHAT 1910-1954
- 5 MAURICE CRÉTÉ 1855-1937. — MARGUERITE CRÉTÉ 1870-1963
PIERRE PAGÈS 1924 — CLAUDE CRÉTÉ 1947
- 6 JEAN LÉON PENET 1836-1888
- 7 LÉON MAURICE CRÉTÉ 1888-1895
- 8 MAURICE CRÉTÉ 1919-1920
- 9 FERNAND^x PENET 1907-1908 « LÉON
- 10 CLAUDE^x PENET 1921-1922 « MARIE THÉRÈSE
- 11 ANNE VIEILLARD-BARON 1941-1942

Cimetière de Crétéville



Les tribulations d'un adolescent kabyle à Constantine par Mouloud Behiche 2022 interprète auprès de tribunaux

Annie Krieger - Krynicki



Mouloud Behiche

Les tribulations d'un adolescent kabyle à Constantine

Edition Les impliqués 2017 - 325 pages - 26 euros

C'est un « témoignage autobiographique » que nous livre Mouloud Behiche. Au terme de ses mésaventures, narrées avec un humour picaresque, l'auteur est devenu expert judiciaire honoraire en arabe et kabyle près de la Cour d'appel de Rouen à la fin d'une longue carrière, interprète assermenté, écrivain et membre de l'Association des Ecrivains Combattants (c'est d'ailleurs à l'occasion de l'Attribution de son Grand Prix que nos chemins se sont croisés.)

Il affirme hautement ses origines kabyles car Fatima, la mère de Mokrane, le héros du livre, haute en couleur, qui défend bec et ongles son fils qui est boiteux, en butte aux sarcasmes et aux vexations (nous dirions aujourd'hui du harcèlement), lui rappelle ses origines : « N'oublie pas que nos ancêtres étaient chrétiens. Notre terre était la Berbérie ; nous avons eu à souffrir de l'occupation ottomane. Les Turcs ? Que des sanguinaires ». Assertion répétée par sa grand-mère Ouachia : « Nous sommes les Kabyles ; nous habitons l'Algérie depuis des siècles et des siècles, bien avant l'arrivée des Français, des Arabes ; le pays s'appelait la Berbérie bien avant « nos ancéances les Goulois » comme il a appris à l'école française. Il rejoint cette grand-mère pour les vacances dans sa ferme, jetant le trouble lors des fénaisons, dissipant la ronde docile des mulets qui foulent les grains, perturbant la paix de la campagne ; ce n'est pas pour rien qu'il se surnomme « le djinn boiteux » ! Son père Bouraoui l'y emmène dans son bus car il transporte les habitants de Constantine dans leur village natal ; le bus s'appelle « J'arrive », ce qui est optimiste car il y a des aléas : il le conduit avec trop de maestria et un sens de l'improvisation ; il le bricole sans arrêt, échappant aux contrôles routiers, aidé par ses fils qui rendent, contre menue monnaie, service aux passagers. Quand le Djinn veut bien sortir de ses rêves cinématographiques ! Car il s'évade. Il n'a été scolarisé qu'à dix ans ; il a été estropié après un accident par « trois marabouts, rebouteux maladroits qui ont usé d'une scie chauffée à blanc où le Shaytan était caché dedans ». Il a une jambe plus courte que l'autre, recroquevillée, le pied en dedans. Il est borgne d'un œil et se dépeint comme Quasimodo tandis que sa mère le traîne de diseuses de bonne aventure en jeteuses de sort afin de lever la malédiction. Mais il compense par sa ruse et son intelligence déliée, n'hésitant pas à mener quelques mauvais coups, passant pour ses camarades pour le Peau-Rouge ! Le Cinéma, le « cilimat » est son évasion, il raffole des westerns et de thrillers, jouant à être George Raft, faisant tourner une pièce entre ses doigts, au point d'attaquer un bar de légionnaires avec un revolver en bois. Un légionnaire lui offre un coup d'orangeade, avec un gros rire, ce qui le met en déroute. Sa mère l'envoie à l'école coranique « voir l'étoile et le croissant » plutôt que la planète Exoda ! Car il est fou d'aventures de science-fiction, au point de rêver de Samia, la jeune beauté rencontrée au hammam avec sa mère qui l'avait fait imprudemment entrer chez les femmes, et de la transformer en « fée galactique ». Mais il dissipe ses condisciples, et finit par s'enfuir en cassant les carreaux ! Tandis que ses copains, les Visages-Blancs se moquent du Peau-Rouge et sa mère de ses passions pour celles qu'elle appelle Afa (Ava Gardner) ou Maroulyne (Monroe) ses passions. Ce long passage de l'adolescence est véridique avec ses aspects peu connus de la vie de Constantine, pittoresque car il fait penser à Gil Blas de Santillane et à l'inventivité d'un autre Diable Boiteux, celui de Lesage ; il parle surtout de la part essentielle, mais excessive du rêve : ainsi faisait Don Quichotte avec ses romans de chevalerie. Ici, c'est le « Cilimat » et ses toiles des salles à bon marché. Heureusement, l'adolescent est pris en main par un instituteur qui l'apprivoise et lui fait connaître la vraie beauté de Constantine, des gorges du Rummel, de la ville suspendue, l'invite chez lui. Il ratera quand même son bac - il a commencé trop tard - mais il s'inscrira en capacité en droit et ce sera une carrière aux voies multiples pour Mokrane le djinn boiteux, mais résistant à tout épreuve.